

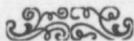
ANNALES
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES
PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

NOUVELLE SÉRIE

CENT-UNIÈME NUMÉRO

JUIN 1910



MONTREAL

ARBOUR & DUPONT, imprimeurs, 419 et 421, rue Saint-Paul

1910

Permis d'imprimer :

† PAUL, ARCH. DE MONTRÉAL

Archevêché de Montréal, 20 mai 1910.

AU

Par M.

Visites

NOU

Paris !

Que les
de: ils sa
qu'aujour
vierges du

Au moi

R. le prin

tais fait

rive belge

aimablem

re général, après avoir eu avec moi une longue conversation. Le prince se disaait ' heureux de parler des affaires du Congo avec le doyen des colons congolais '. C'était vraiment très aimable. L'entretien ne prit fin qu'à l'arrivée du gouverneur français, qui était reçu après moi.

Dans la soirée le prince me ramena sur son yacht à Brazzaville et il tint à visiter notre mission. On avait bien essayé de multiplier les exigences protocolaires pour empêcher le prince de venir jusqu'à notre établissement. Très résolument il déclara qu'il tenait à visiter la mission de Brazzaville, dont " on lui avait dit des merveilles ".

De fait, le prince Albert accéléra sa visite au gouvernement et il arriva à la mission accompagné des plus hauts personnages de la colonie. Il voulut commencer par la cathédrale et il entraîna après lui les autorités civiles et militaires, qui n'avaient jamais eu tant de dévotion! Ensuite il visita toute la mission jusque dans ses moindres détails, demandant une foule de renseignements sur le fonctionnement de nos oeuvres et cherchant à s'instruire d'une façon très adroite sur les Blancs, les Noirs et les choses du pays. Il voulut être photographié avec moi au milieu des autorités françaises et belges, et, au moment du départ, il ne nous ménagea pas ses éloges: devant tout le haut personnel de notre colonie, il déclara que les missionnaires français font partout le plus grand honneur à la France.

* * *

Un mois après, c'était le tour de M. Renkin, ministre belge des Colonies, qui arrivait à Léopoldville avec Mme

Renkin
de m'in
guement
J'étais
missionn
dement l
Le len
rendre m
voulut to
Nous p
oeuvres f

Les pro
des plus c
Chaque
leçons du
qu'il a fall
le monde
païennes,
nion et à l
s'empresse
et nos chen
nous dema
l'église.

L'enseig
ne saurait
la diversité
dialectes de

Renkin. Ce haut fonctionnaire me fit également l'honneur de m'inviter à déjeuner à Léopoldville et s'entretint longuement avec moi des affaires du Congo.

J'étais heureux d'entendre un ministre déclarer que les missionnaires sont le ciment indispensable pour asseoir solidement l'édifice colonial.

Le lendemain, accompagné de Mme Renkin, il vint me rendre ma visite à Brazzaville et, comme le prince Albert, voulut tout voir par lui-même.

Nous pouvons le dire avec une légitime satisfaction, nos oeuvres font l'admiration de tous ceux qui en sont témoins.

* * *

Les progrès religieux de la mission de Brazzaville sont des plus consolants.

Chaque jour, des centaines de Noirs se pressent aux leçons du catéchisme et l'affluence est tellement grande qu'il a fallu procéder par séries pour pouvoir instruire tout le monde convenablement. Le matin, ce sont les femmes païennes, qui viennent se préparer à la première communion et à la confirmation; le soir, des centaines d'ouvriers s'empressent, dès la fin de leur travail, de venir à la mission et nos chemins sont tellement fréquentés que les Européens nous demandent souvent si nous avons un office public à l'église.

L'enseignement du catéchisme est plus compliqué qu'on ne saurait le croire. La principale difficulté provient de la diversité des langues. Ici, en effet, on parle tous les dialectes de la côte et beaucoup de l'intérieur: batéké, ba-

kongo, fiote, bangala, bondjo, etc. Ah! si nous avions le don des langues, notre besogne serait simplifiée singulièrement!

Aux oeuvres locales de Brazzaville il faut ajouter ce que nous appelons " les oeuvres de la brousse ". Régulièrement deux Pères parcourent les plaines et les montagnes du pays batéké et vont à la recherche des villages disséminés sur de vastes espaces. Les Noirs ne connaissent point le système des grandes villes et leurs villages de 10, 20, 50 ou 100 cases sont installés assez loin les uns des autres, chaque famille et chaque clan tenant à vivre à l'abri des querelles du voisin.

Au point de vue social et pour les cultures, ce système a de grands avantages; mais il est bien désagréable pour le pauvre missionnaire. Avec le soleil équatorial sur la tête, il lui faut gravir des collines à pic, franchir d'immenses plaines, patauger dans des marécages, recevoir sur le dos les averses torrentielles amenées par les violentes tornades de la saison des pluies, qui dure ici huit mois consécutifs. Mais les difficultés n'effrayent point le missionnaire et, quand tout cela ne serait payé que par le salut d'une seule âme, la récompense ne serait-elle pas suffisante?

En réalité, la récompense est bien plus grande et, après plus de dix ans d'un travail qui paraissait infructueux au début, nous goûtons maintenant les plus douces consolations.

* * *

Le dimanche, notre cathédrale est trop petite pour contenir la foule des fidèles. Dès cinq heures du matin, elle

est enva
l'ouvert
soleil qu
à 6 heur
vagabond
cases au
3 heures
ment. C
fonctionn
première
religieux
Certain
d'en déto
mais nos
les patron
égard. Bi
put partir
quipage qu
service po
son ou de
effet. Pou
vistes " qu
faite à leu
consentiren
A peine
nouvelle fo
heures. C'
il faut deu
afin de ne j
La veille,
sionnaires et

est envahie par une assistance qui est arrivée bien avant l'ouverture des portes. Le jour, les Noirs se règlent sur le soleil qui sous l'équateur se lève et se couche régulièrement à 6 heures du matin et du soir. Mais la lune est un peu vagabonde; il s'ensuit que nos fidèles partent de leurs cases au premier chant du coq, c'est-à-dire parfois à 2 et 3 heures du matin. Très philosophes, ils attendent patiemment. Ces chrétiens sont les serviteurs des Européens, fonctionnaires ou négociants, et ils viennent en foule à la première messe qui leur permet de satisfaire à leurs devoirs religieux sans manquer à leurs devoirs d'état.

Certains Européens " nouvelle couche " ont bien essayé d'en détourner quelques-uns de leurs pratiques religieuses; mais nos braves néophytes n'ont pas hésité à abandonner les patrons qui ne leur laissaient pas toute la liberté à cet égard. Bien plus: une certaine année, le bateau postal ne put partir pour le haut fleuve parce qu'une partie de l'équipage qui devait faire sa première communion refusa son service pour ne pas manquer la cérémonie. Menaces de prison ou de confiscation de salaire ne produisirent aucun effet. Pour terminer le conflit, je dus promettre aux " grévistes " qu'une première communion supplémentaire serait faite à leur retour et c'est à cette seule condition qu'ils consentirent à s'embarquer.

A peine la messe de 5 heures est-elle terminée qu'une nouvelle foule aussi compacte se présente pour celle de 6 heures. C'est la messe de communion et, les jours de fête, il faut deux Pères pour distribuer la sainte Eucharistie afin de ne pas trop prolonger la cérémonie.

La veille, les braves Noirs assiègent en foule les confessionnaires et c'est à qui passera le premier.

Entendant un jour un tapage inusité, le Père chargé des Bangalas sortit du confessionnal et vit non sans surprise trois Noirs entassés dans le compartiment de droite.

“ — Voulez-vous bien sortir d'ici? Seul celui qui est à genoux peut rester; les deux autres, allez-vous-en! ”

Mais celui qui était à genoux répliqua :

“ — Ah! vois-tu, Père, tu peux les laisser. Les péchés pour moi, c'est même chose pour eux et les péchés pour eux, c'est même chose pour moi. Tu vois, ça ne fait rien s'ils entendent ce que je dis! ”

La fête-Dieu.— assistance et réflexions d'un Sultan

Avec de pareils chrétiens, inutile de dire que nos processions de la Fête-Dieu sont superbes. Ici on n'a pas encore songé à interdire les manifestations du culte catholique au dehors et la fête revêt une solennité digne des plus ferventes paroisses de France. Ce ne sont partout que des drapeaux, banderolles, verdure, et les deux repositoires traditionnels au milieu des plantes tropicales sont du plus pittoresque effet.

A la procession, les enfants et les membres des différentes oeuvres forment le cortège avec leurs bannières. La foule des Noirs suit le dais et c'est à qui s'approchera le plus près du Saint-Sacrement. Chaque année je serais sûrement débordé si la police ne venait nous prêter son bienveillant concours. Le commissaire central est là en grande tenue, dirigeant le service d'ordre et faisant manoeuvrer adroitement ses *policemen* pour contenir la foule.

* * *

Cette
tait à no
Ethmani
gouverne
ter à nos
accepté
avait été
fleuve et
bien mieu
monies pe
correctem
Très to
déjeuner,
termes sin
Et comme
habitation
et des Frè
rieur, il se
l'islam. L
cle à sa cor
et très dési
convertir s
cette intent
Quelques
ral recevai
eacore vu.
sultan, le gc
militaire en
ge, le gouve
“ — Voyo
plus beau à

Cette année (1909), un personnage extraordinaire assistait à nos belles fêtes du *Corpus Christi*. C'était le sultan Ethmann, descendu du Haut-Oubanghi pour faire visite au gouverneur général à Brazzaville. Je l'avais invité à assister à nos cérémonies et à partager notre repas, ce qu'il avait accepté avec la meilleure bonne grâce. Déjà Ethmann avait été reçu dans quelques-unes de nos missions du haut fleuve et il avait été frappé de ce qu'il avait vu. Ce fut bien mieux encore lorsqu'il put admirer la pompe des cérémonies pontificales et surtout la procession qu'il suivit très correctement tout le long de son parcours.

Très touché des égards qu'on lui témoigna pendant le déjeuner, où il occupait la place d'honneur, il nous dit en termes simples et émus sa reconnaissance et son admiration. Et comme conclusion il m'offrit de construire chez lui des habitations et des écoles si je voulais y envoyer des Pères et des Frères. Ethmann n'ayant de musulman que l'extérieur, il sera facile de lui faire abandonner les pratiques de l'islam. La polygamie sera sûrement le plus grand obstacle à sa conversion ; mais, comme il est à moitié européenisé et très désireux de s'instruire, peut-être arrivera-t-on à le convertir sérieusement. Veuillez mes lecteurs prier à cette intention !

Quelques jours après la Fête-Dieu, le gouverneur général recevait solennellement Ethmann, qu'il n'avait pas encore vu. Pour mieux frapper sans doute l'esprit du sultan, le gouverneur était environné de sa maison civile et militaire en grande tenue. Après les congratulations d'usage, le gouverneur demanda brusquement au sultan :

“ — Voyons, Ethmann, dites-moi ce qui vous a paru le plus beau à Brazzaville ?

“ — C'est la mission, Monsieur le Gouverneur; j'ai été frappé du travail admirable accompli par les missionnaires, surtout quand on m'a dit qu'ils travaillent gratuitement. ”

Stupeur dans l'assistance, et le gouverneur s'empressa de changer de sujet de conversation.

Après avoir constaté les heureux et si consolants développements de la mission de Brazzaville, il me fallait aller visiter et encourager mes fidèles du Haut Fleuve, qui m'attendaient avec impatience.

Je me mis en route sur le *Léon XIII*, petit vapeur de 15 tonnes et d'une force de 50 chevaux. C'est un vieux serviteur qui nous a rendu d'importants services dans le passé, mais dont les modestes dimensions ne sont plus à la hauteur du développement si rapide de nos missions. Blancs et Noirs étaient entassés sur un espace très mesuré; mais l'entrain et le zèle apostolique faisaient oublier le manque de confortable et, disions-nous plaisamment: “ nous sommes encore plus heureux que saint Pierre qui n'allait qu'à la voile ! ”

* * *

Nos fleuves sont immenses et mesurent jusqu'à 40 kilomètres de large. Aussi, lorsque le vent des tornades souffle en tempête, la navigation est-elle assez périlleuse. La longueur des fleuves équatoriaux, correspondant à leur largeur, ce ne fut qu'au bout de 8 jours de voyage à toute vapeur qu'on atteignit Sainte-Radegonde, la première mission de l'Alima.

La joie des fidèles accourus pour me saluer fut grande en voyant arriver le bateau. Garçons et filles des écoles

étaient r
guerriers

Une pa
ment de c
de fête.]
entré dans
tement qu
prises app
ses enfants

Après la
cadeaux dé
cette génér
Les nombre
daille, penç
un sac de se
ble et chac
avidité.

Je fus he
pourtant si
des succès q
France.

Quittant S
arrivons en
François. L
bateau à la r
rassembler ai
télégraphie sa
seul le procéd

étaient rangés sur deux lignes pendant que les adultes, guerriers ou vieux patriarches, se tenaient au second plan.

Une partie de cette assistance devait recevoir le sacrement de confirmation et attendait depuis longtemps ce jour de fête. Peut-être aussi un sentiment plus humain était-il entré dans ces têtes crépues; j'entendais murmurer discrètement que les cales du bateau devaient contenir des surprises apportées de France par le grand chef spirituel pour ses enfants de l'Alima.

Après la cérémonie, je dus donc m'exécuter et donner les cadeaux désirés. Je dois dire que je ne fus pas ruiné par cette générosité, car nos braves Noirs se contentent de peu. Les nombreux confirmants reçurent un chapelet et une médaille, pendant que tout le reste de l'assistance se partagea un sac de sel d'une valeur de 15 francs. La joie fut au comble et chacun s'en alla en dévorant les grains de sel avec avidité.

Je fus heureux de constater les progrès de cette mission pourtant si éprouvée au début et je félicitai le P. Malessard des succès qu'il avait obtenus depuis son récent retour de France.

* * *

Quittant Sainte-Radegonde pour remonter l'Alima, nous arrivons en deux jours de navigation à la mission Saint-François. Là aussi un nombreux peuple noir attend le bateau à la rive. Mais comment tout ce monde a-t-il pu se rassembler ainsi au moment voulu? Ah! voilà! C'est que la télégraphie sans fil fonctionne au Congo comme en France; seul le procédé est un peu différent! Le couronnement de

la machine à vapeur a été entendu de loin et l'arrivée du bateau a été signalée dans les nombreux villages cachés dans les petites forêts de la plaine.

Un de mes premiers soins fut d'aller m'agenouiller sur la tombe du regretté P. Epinette, qui avait succombé là pendant mon séjour en France; au milieu de mon affliction, je fus grandement consolé d'entendre les éloges prodigués par les Noirs à l'adresse du bon Père, qui leur avait fait tant de bien. C'était en effet une nature ardente et intrépide, qui n'écoutait que son zèle et ne ménageait pas assez sa santé.

* * *

A Saint-François j'eus la joie de constater des succès encore plus grands qu'à Sainte-Radegonde et je fus heureux de féliciter le P. Prat de l'influence qu'il a su acquérir sur les chefs de la contrée. Les païens eux-mêmes ne règlent rien d'important sans lui en référer.

Quelques heures seulement après mon arrivée, 32 chefs étaient réunis à la mission pour m'offrir leurs hommages et aussi m'exposer leurs doléances. Ils auraient été encore plus nombreux si j'avais pu rester un ou deux jours de plus, car beaucoup étaient absents au moment de mon arrivée. Cela prouve que le pays est plus peuplé qu'on ne l'a dit et que les Pères ont su se faire aimer des indigènes.

Or donc, les braves chefs, dont quelques-uns étaient peinturlurés de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, me firent le plus grand éloge des missionnaires. Ils vivent avec eux en excellente harmonie; ils leur confient volontiers leurs enfants, garçons et filles, et se reposent sur eux du soin de les

instruire
res des
chefs de
dispositi
A ces
vouer, le
demandé
les faire
tration
dans l'A
du leur
Ces na
raison d'
de.
Un jou
" — T
lades, tu
Et voilà
vient nou
De mor
sité de l'i
du pays.
préférer
payer. D
coup de b
déjà fait e
usé partou
soumission

instruire des choses de Dieu et leur apprendre les " manières des Blancs ". J'étais enchanté d'entendre parler les chefs de cette façon et je les encourageai dans leurs bonnes dispositions.

A ces félicitations les chefs ajoutaient, il faut bien l'avouer, leurs doléances pour la question de l'impôt; ils me demandèrent d'intervenir auprès du Gouvernement pour les faire exonérer de la redevance (5 francs) que l'administration exigeait pour la première fois de chaque adulte dans l'Alima. Hélas! cela n'était pas en mon pouvoir et je dus leur faire comprendre qu'ils devaient se soumettre.

Ces natures simplistes, en effet, ne comprennent pas la raison d'être de l'impôt qu'ils regardent comme une amende.

Un jour, un chef me disait :

" — Toi, Père, tu élèves nos enfants, tu soignes nos malades, tu apaises nos querelles et tu ne nous demandes rien. Et voilà le Commandant que nous ne connaissons pas qui vient nous prendre notre argent. Est-ce juste? "

De mon mieux, je cherchai à faire comprendre la nécessité de l'impôt, qui permettrait de travailler pour le bien du pays. Quelques-uns se laissèrent persuader; d'autres préférèrent courir les chances de la guerre et refusèrent de payer. De ce chef il y eut une quinzaine de tués et beaucoup de blessés. Cette malheureuse question de l'impôt a déjà fait couler ici beaucoup de sang. Pourtant nous avons usé partout de notre influence pour engager les Noirs à la soumission.

* * *

La mission de Saint-François est installée sur une jolie colline, qui domine la rivière au sud et une immense plaine au nord. Elle est à distance respectueuse de la rivière pour éviter les moustiques et la *tsé-tsé*, dont les piqûres inoculent dit-on, la terrible maladie du sommeil.

Sur le même plateau se trouvent les bâtiments qui attendent les six Soeurs qui doivent arriver prochainement et qu'une centaine de jeunes filles désirent avec une légitime impatience. Ces bâtiments sont bien exposés et bien aérés; de tous côtés on a planté des arbres fruitiers déjà grands et qui garantissent la vue de la réverbération des terrains sablonneux de l'Alima. L'arrivée des religieuses va permettre de multiplier rapidement les mariages chrétiens, et à brève échéance cette mission sera une des plus belles de l'Oubanghi.

* * *

Après avoir donné la confirmation et octroyé les traditionnels petits cadeaux, je repris ma course vers le haut de l'Alima, où j'arrivai après deux journées de navigation.

La veille au soir, nous avions campé près d'un village où chrétiens et païens rivalisèrent d'empressement pour nous être agréables. Chacun m'apportait un cadeau proportionné à ses ressources. Oh! ces cadeaux ne sont pas coûteux; mais ils sont donnés de bon coeur et c'est le principal. Les uns offrent une poule: les autres, quelques oeufs ou une canne à sucre; les plus riches, une chèvre.

Les gens de l'équipage avisent un garçonnet qui n'avait rien apporté et lui disent d'un ton de reproche:

“ — E.
donné la
Le par
revient bi
gneuseme
me dit :
“ — Vc
mais, Mon
J'ouvre
nilles dod
dans la fo
tion; mais
dîner et je
de sel pou

Le débar
se compose
brusque de
qu'on déco
Lorsque l
un spectacl
étagés en r
nait le pavi
tent pendar
eris : “ Vi
des têtes les
superbe et d
purent eux-

“ — Eh bien ! tu n'apportes rien à Monseigneur, qui t'a donné la confirmation à son dernier voyage ? ”

Le pauvre petit, tout honteux, court vers sa case et revient bientôt tenant à la main un paquet de feuilles soigneusement ficelé par une liane. Très naïvement l'enfant me dit :

“ — Voilà tout ce que j'ai pour mon repas de ce soir ; mais, Monseigneur, je vous le donne volontiers ! ”

J'ouvre le paquet et je vois une douzaine de grosses chenilles dodues et grouillantes que l'enfant venait de récolter dans la forêt. Je remerciai l'enfant de sa délicate attention ; mais j'ajoutai que je ne voulais pas le priver de son dîner et je le renvoyai après lui avoir donné une cueillerée de sel pour le récompenser de sa générosité.

* * *

Le débarcadère de la mission de Notre-Dame de Lékéti se compose d'une colline assez abrupte que dérobe un coude brusque de la rivière et ce n'est qu'au dernier moment qu'on découvre ce joli coin de verdure.

Lorsque le *Léon XII* eut doublé le tournant, nous vîmes un spectacle grandiose et attendrissant. 800 Noirs étaient étagés en rangs compacts sur cet amphithéâtre que dominait le pavillon français. Des salves de mousqueterie éclatent pendant que de toutes les poitrines s'échappent les cris : “ Vive Monseigneur ! ” et que s'agitent au-dessus des têtes les couleurs de la France. La scène était vraiment superbe et des agents de factoreries venus pour la fête ne purent eux-mêmes retenir leurs larmes.

Là encore j'eus la consolation de confirmer de nombreux chrétiens et de constater que les PP. Guénantin et Belzie avaient obtenu de remarquables succès depuis ma dernière visite pastorale.

La mission de Lékéti a, en outre, la satisfaction de venir en aide à la mission de Franceville située sur l'Ogowé, mais qui reçoit son ravitaillement par le Congo et l'Alima. Nous sommes très heureux de rendre ainsi service à nos confrères.

Les meilleures fêtes doivent avoir une fin et il fallut songer au retour. Grâce à la rapidité des courants, trois journées suffirent à accomplir un trajet qui en avait demandé six à la montée.

**Tournée pastorale dans l'Alima. — Mission sainte
Radegonde. Saint-François et Notre-Dame**

Le dernier voyage dans l'Alima sur le *Léon XIII* nous avait mieux que jamais fait comprendre son insuffisance. Aussi je m'applaudissais de l'idée que j'avais eue de nous munir d'un nouveau bateau plus grand.

Pendant que j'étais à Rome, au commencement de 1908, je me munis d'abord de l'approbation de la Propagande. Le lendemain, j'osai demander au Saint-Père de vouloir bien prendre sous son haut patronage le nouveau bateau auquel je désirais donner son nom glorieux. Pie X très paternellement daigna accéder à ma demande; il ajouta même qu'il voulait être le premier souscripteur. Et, séance tenante, le généreux Pontife me remit 2,000 francs, en ajoutant qu'il espérait bien que cette souscription et sa bénédiction porteraient bonheur à notre Eglise du Congo.

En re
Mission
entrepri
milieu c
France.
tueuse r
qui voul
Le no
catholiqu
me livra
railway
le compo
vembre
africain
chantier,
1909.

Toutes
nellemen
noirs se
tôles un

Le R.
recteur d
comme un
une sinéc
avaient é
fallait de

De leu
travaillèr
dant quat

En revenant de Rome, je m'arrêtai à Lyon pour prier les *Missions catholiques* de vouloir bien seconder ma nouvelle entreprise dont je ne me dissimulais pas les difficultés au milieu de la crise religieuse qui assaillait en ce moment la France. Je me fais un devoir d'exprimer ici ma très affectueuse reconnaissance aux nombreux lecteurs des *Missions* qui voulurent bien venir à mon aide.

Le nouveau bateau fut commandé à Nantes chez de très catholiques constructeurs, MM. de la Brosse et Fouché. On me livra en morceaux démontés, afin qu'il pût franchir en railway les cataractes du Bas-Congo. Les 3,000 pièces qui le composent s'embarquèrent à Bordeaux avec moi le 25 novembre 1908. Une crue extraordinaire du grand fleuve africain retarda de plusieurs mois le transport et la mise en chantier, de sorte que le montage ne commença qu'en mars 1909.

Toutes les assises étant bien disposées, je plaçai solennellement le premier rivet et notre époque de chaudronniers noirs se mit immédiatement au travail en faisant avec les tôles un tapage infernal.

Le R. P. Remy, mon vicaire général, fut nommé directeur des constructions navales et il s'acquitta de sa tâche comme un vieil ingénieur. Sa fonction n'était pas, du reste, une sinécure, car presque toutes les marques et numéros avaient été effacés dans les manipulations de la route et il fallait deviner la place de chaque pièce.

De leur côté, les Frères Placide, Engelmar et Théogène travaillèrent avec autant d'activité que d'intelligence pendant quatre mois, et grâce à leur dévouement nous pûmes

conduire à bien cet énorme travail sans le concours d'aucun ouvrier ou spécialiste étranger.

Au bout de cinq semaines, le rivetage de la coque était terminé et on procéda à la mise à l'eau. Par suite des exigences du terrain, on ne procéda pas comme dans la marine de guerre et on dut lancer le bateau de travers, ce qui augmentait les difficultés. Quatre glissières bien parallèles avaient été soigneusement préparées et savonnées d'avance, les étais avaient été enlevés, le bateau reposait sur ses glissières et n'était plus retenu, que par deux câbles.

Un peu ému, je me trouvais sur une butte dominant le chantier. Je fis un large signe de croix et je donnai l'ordre de larguer les amarres. Notre bateau prit immédiatement sa course et en moins de dix secondes il flottait majestueusement sur le Congo à l'ombre de la Croix et du drapeau tricolore.

Nos ouvriers noirs entonnèrent alors en langue congolaise un chant de victoire, qui fut accompagné des vibrations d'un assourdissant tam-tam fourni tout naturellement par la coque du bateau.

Mais tout n'était pas fini. Le travail le plus long et le plus difficile restait à achever : la mise à bord de la chaudière, qui pesait 5,000 kilos. Nous n'avions pas d'appareils spéciaux pour lever et manoeuvrer une si lourde charge ; mais nos Frères mécaniciens y suppléèrent très ingénieusement par une invention de leur façon.

L'opération la plus délicate fut la mise en place des machines et des arbres de couche. Là un seul millimètre d'erreur pouvait produire des échauffements et provoquer des ruptures. Comment allait se comporter la chaudière ? Et

les mach
tuyaux de
tions qu'o
le feu au
reçu une l

Le man
de pressio
On introdu
mettent à
craignaien
Un léger f
on desserre
tionnent a
machine à
ticfaction e
ciens vienn
néreusement
moment !

Il fallut
cabines. E
Noirs se pa
Le soir, ils
blancs, bi
de succès !

En somm
permettre d
nos postes é
sure 27 mè

les machines allaient-elles bien tourner ? Les multiples tuyaux de vapeur étaient-ils bien ajustés ? Autant de questions qu'on se posait avec anxiété pendant qu'on mettait le feu au foyer, dont la première flambée avait également reçu une bonne bénédiction.

Le manomètre, timbré à 11 kilos, annonce bientôt 10 kilos de pression et prouve que la chaudière se comporte bien. On introduisit la vapeur dans les cylindres et les pistons se mettent à jouer au grand contentement des monteurs qui craignaient quelque anicroche dans cette opération délicate. Un léger frottement se produit ; on enlève une petite cale, on desserre un boulon et désormais les deux machines fonctionnent aussi régulièrement et aussi doucement qu'une machine à coudre. Tout le monde pousse un soupir de satisfaction et on va arroser le bain de vapeur que les mécaniciens viennent de prendre, avec un verre de bière fourni généreusement par un fonctionnaire qui vint à passer en ce moment !

Il fallut ensuite songer à la superstructure et installer les cabines. Enfin vint la peinture et c'est là que nos braves Noirs se payèrent à bon marché les habits les plus variés. Le soir, ils quittaient le chantier avec des bustes rouges, blancs, bleus, marrons. Seule la peinture noire n'avait pas de succès !

* * *

En somme, *Pie IX* est un superbe dateau qui va nous permettre d'aller rapidement et commodément visiter tous nos postes échelonnés le long des grands fleuves. Il mesure 27 mètres de long sur 5,10 de large. Il ne cale en

pleine charge que de 80 centimètres, afin de pouvoir franchir facilement les nombreux bancs de sable qui odstruent aux basses eaux les cours des fleuves. Il est actionné par deux hélices sous voûtes mues elles-mêmes par deux machines Compound d'une force totale de 180 chevaux. Il peut prendre 30 tonnes. de chargement utile ; mais sa force lui permet de remorquer des chalands qui peuvent recevoir 30 autres tonnes. Le seul inconvénient, c'est la voracité de la chaudière, qui absorbe par jour de 30 à 40 stères de bois. Heureusement le bois coûte ici moins cher qu'en France : nous n'avons qu'à le couper dans les immenses forêts qui bordent les rivières. Nous en prenons surtout dans les postes belges, qui nous fournissent du combustible tout préparé.

Le logement comprend sept cabines adroitement aménagées pour préserver les passagers de la piqure des moustiques. Au milieu du pont supérieur se trouve la chapelle, tellement close que les visiteurs non prévenus ne peuvent la deviner. Le matin, avant le jour, elle ouvre ses quatre battants et les Pères peuvent y dire commodément leurs messes auxquelles assistent toujours des Noirs venus des environs ou ceux de l'équipage. Parfois, quand on campe près des villages ou des postes d'Européens, le Père passe une partie de la nuit à confesser les Noirs qui, le lendemain, viennent faire la sainte communion. Spectacle touchant que de voir en pleine brousse équatoriale ces noirs enfants des forêts rendre hommage au vrai Dieu sur notre église flottante.

A l'avant du bateau se trouve la cabine du Père Capitaine. Au-dessus de la porte on a placé une superbe mé-

daille d
avons m
au milie
garder c
des écue

Le bat
recevoir
tration
ami de la
nouveau
âge! La
de Brazz
que.

Le 7 j
époque d

Le ma
chapelle
Frères, S

Je pro
l'eau bén
alors que
mes homr
a bien ve
ensuite, c
rable ma
oubliée, r
à bien ur
vie, succè

daille de saint Christophe, sous le patronage duquel nous avons mis notre navigation. Ce saint, qui a porté le Christ au milieu d'un torrent, saura bien conduire et daignera garder de tout accident les serviteurs du Christ au milieu des écueils.

* * *

Le bateau tout pimpant avec ses agrès neufs était prêt à recevoir son baptême. Le Président du Conseil d'administration de la plus importante maison du Congo, un vieil ami de la mission, voulut bien accepter d'être le parrain du nouveau-né qui, disait-il, était déjà bien gros pour son âge! La marraine fut la Mère Marie, supérieure des Soeurs de Brazzaville, qui compte déjà plus de 27 années d'Afrique.

Le 7 juin 1909 fut donc un grand jour de fête et fera époque dans les annales de la mission.

Le matin, à 7 heures, je célébrai la sainte messe à la chapelle du *Pie X*. Tout le personnel de la mission, Pères, Frères, Soeurs, enfants des écoles, assistait à la cérémonie.

Je procédai ensuite au baptême du bateau, qui reçut l'eau bénite jusque dans les moindres recoins. J'adresse alors quelques paroles émues à l'assistance. Tout d'abord mes hommages vont naturellement au glorieux Pontife qui a bien voulu agréer la dédicace du bateau. Je remercie ensuite, comme il convient, le généreux parrain et la vénérable marraine. L'assistance blanche et noire n'est pas oubliée, non plus que les dévoués artisans qui ont mené à bien un si important travail. Enfin je souhaite longue vie, succès et prospérité au nouveau bateau, qui va affron-

ter les rapides courants du Congo en portant partout la vraie civilisation et en faisant flotter fièrement la Croix rédemptrice et le drapeau de la France.

Un cri formidable retentit alors de : “ Vive Pie IX ! Vive la France ! ” Les grands pavois sont hissés de toutes parts, les machines se mettent en mouvement, le sifflet et la sirène font entendre leurs plus stidentes modulations et l'assistance ses cris les plus discordants (ce qui est chez les Noirs l'indice suprême de la joie), pendant que le Père Capitaine ordonne aux mécaniciens de faire “ machine en arrière ! ”

Le bateau recule lentement pour sortir de notre petit port. Bientôt il se trouve au milieu des grandes eaux du large et il s'élançe à toute vapeur. On constate alors qu'il se comporte admirablement et donne largement la vitesse demandée aux constructeurs : 9 noeuds (16 kilomètres et demi par heure) en eau calme. Il évolue gracieusement dans la vaste expansion du fleuve qui forme le Stanley-Pool (28 kilomètres de large). Une expérience consommée est nécessaire pour se retrouver au milieu des nombreux bancs de sable le long desquels gambadent des hippopotames ; mais le fleuve n'a plus de secret pour le Père Capitaine et pour ses timoniers noirs. Aussi avançons-nous sûrement et rapidement, à la grande joie des nombreux passagers blancs et noirs, grands et petits (les enfants des écoles sont naturellement de la fête).

Midi arrive. C'est le moment de faire honneur au déjeuner offert par le généreux parrain. Une cartouche de dynamite habilement jetée fournit une belle ration de poisson.

Mais
Un é
mois par
festin.
berge à
petit mo
tiques d'
Là, une
occire la
ces quan
de trop
aux plus
ner la m
mal se co
Un lousti
tre la car
hilarité d
abat raide
est décou
règles et
Il fallu
bateau, jo
pidement

Mais le
Gouvernem
fête, nous
devons pay

Mais il faut bien aussi un peu de viande.

Un énorme porc, tendrement soigné depuis plusieurs mois par nos écoliers, va donner la pièce de résistance du festin. On accoste près d'un banc de sable dont la berge à pic fournit un véritable quai et voilà tout notre petit monde gambadant sur le sable et dans les herbes aquatiques d'où pélicans et marabouts s'enfuient avec effroi. Là, une grosse difficulté se présente. Aucun enfant n'ose occire la victime. Les Noirs cependant ont toutes les audaces quand il s'agit de *mbissi* (viande). Mais l'animal est de trop forte taille et ses crocs formidables en imposent aux plus courageux. Un tireur émérite s'offre à lui donner la mort. Il tire avec aplomb, le coup part et... l'animal se contente de sauter en l'air sans aucune blessure. Un loustic avait adroitement enlevé la balle avant de mettre la cartouche dans le fusil de l'habile chasseur ! Grande hilarité dans l'assistance. Mais bientôt un second coup abat raide l'animal qui, dans l'espace de quelques minutes, est découpé, déposé dans les marmites, fricoté selon les règles et dégusté.

Il fallut cependant songer au retour. La vitesse du bateau, jointe à la rapidité des courants, nous ramena rapidement à Brazzaville.

* * *

Mais le fisc n'oublie rien et fait argent de tout. Le Gouvernement, voulant sans doute s'enrichir à notre petite fête, nous taxa comme les maisons de commerce. Nous devons payer 90 francs annuellement pour avoir le droit de

naviguer avec notre bateau. On ne pouvait reconnaître avec plus de grâce les nombreux services que depuis tant d'années nous rendons à la cause française !

**Tournée pastorale dans l'Oubanghi.—La vie à bord.—
Incidents de voyage.—La flottille des pirogues.
L'arrivée à Saint-Louis de Liranga.**

Après la fête de l'Assomption de 1909, le *Pie X* entreprit son premier voyage au long cours et se disposa à partir pour l'Oubanghi. C'était un voyage de 1,300 kilomètres et les fleuves de France ne peuvent donner une idée de cette navigation.

La première matinée fut excellente et nous gagnâmes deux heures sur le *Léon XIII* pour franchir le Stanley-Poll. A la sortie cependant on constata un échauffement dans un arbre d'hélice et il fallut stopper une demi-journée pour la réparation. Mauvais début, disions-nous, et les mines étaient quelque peu renfrognées. Le lendemain cependant, tout se passa admirablement et il en fut ainsi pendant le reste du voyage.

* * *

Le jour suivant, dès l'aube, à peine étions-nous en route qu'on entend un cri auquel répondent toutes les voix de l'équipage. Je me demande avec anxiété s'il y a quelque nouvelle alerte dans les machines; mais bientôt je vois tous les yeux se diriger vers un point noir à peine visible près de la rive.

Les y
un hipp
meux fr
point dé
est tout
croisé la
nir parei
hippopot
pu avoir.
heure l'é
Les 1,200
quatre h
cinq jour
soin d'all
Quelqu
qui se pro
mais, dès
détaler au

Pendant
montagnes
large. Plus
du fleuve
Dans la
dent la na
sont les nor
pitaine n'es
les instants

Les yeux perçants de nos hommes ont clairement aperçu un hippopotame qui flotte à la dérive et qui promet de fameux fricots pour le reste du voyage. On met le cap sur le point désigné et on constate avec plaisir que l'hippopotame est tout frais, tué sans doute par un bateau que nous avons croisé la veille. Sans doute aurons-nous l'occasion de fournir pareille aubaine à d'autres bateaux qui recueilleront les hippopotames que nous aurons blessés et que nous n'aurons pu avoir. Echange de bons procédés ! En moins d'une demi-heure l'énorme bête était découpée et embarquée à bord. Les 1,200 kilos de viande furent partagés entre nos vingt-quatre hommes d'équipage qui en vinrent à bout... en cinq jours ! Voilà des estomacs solides et qui n'ont pas besoin d'aller se retaper à Vichy !

Quelques jours plus tard, on aperçut un superbe éléphant qui se promenait majestueusement dans les hautes herbes ; mais, dès qu'il entendit le bruit du bateau, il s'empressa de détalier au grand désespoir de l'équipage.

* * *

Pendant quatre jours nous naviguons entre de hautes montagnes où le fleuve n'a que cinq à six kilomètres de large. Plus haut, là où les montagnes s'éloignent, la largeur du fleuve atteint parfois quarante kilomètres.

Dans la partie montagneuse, ce sont les rochers qui rendent la navigation dangereuse et dans la partie basse ce sont les nombreux bancs de sable. Aussi la fonction de capitaine n'est pas une sinécure ; sa vigilance doit être de tous les instants pour éviter les naufrages. Après bien des années

d'étude et de multiples sondages. les missionnaires ont établi deux cartes de navigation au 150,000 pour le Congo et l'Oubanghi. Des passes de 1,300 kilomètres sont ainsi facilitées aux nombreux capitaines tant de la rive française que de la rive belge. Ces cartes ont été récompensées par un très beau prix de la Société de géographie de Paris et elles prouvent que les missionnaires savent faire marcher de pair la science et l'évangélisation.

La vie qui semble si monotone à bord des paquebots de haute mer est infiniment plus variée sur nos fleuves africains. Chaque détour de fleuve, chaque crique de la rive, vous rappellent des événements tragiques ou comiques du temps passé : ici une attaque à main armée ; là le cuisinier du bord qui tombe à l'eau avec sa marmite, etc.

Les bateaux des missions sont de véritables églises ambulantes. Matin et soir on fait à bord la prière en commun et les païens de l'équipage eux-mêmes s'unissent aux chrétiens pour la prière de chaque jour.

Pendant les messes le plus rigoureux silence est observé à bord et, quand la cérémonie se passe à proximité de terre, il arrive souvent que sur la berge des centaines de païens assistent respectueux à ces offices qui les frappent toujours profondément.

Les prières communes se font non seulement à bord de nos bateaux, mais encore sur les bateaux de commerce et sur ceux du gouvernement où nos chrétiens sont en majorité.

Dernièrement, le gouverneur général, se trouvant à bord d'un gros bateau des Messageries fluviales avec tout son état-major, fut très surpris d'entendre les prières récitées

d'une
étonner
liberté
Un j
taine se
les chré
" —
faire ce
Celui
" — A
Tu es de
pas cont
Longt
obligés d
dre à bor
ont prépa
interroge
arriver.
Combie
monter à
leurs piro
tourner à
montant e
biceps, c'e
les remorq
Pour me
partout de
m'apportai
un canard,
ne pas être

d'une voix de stentor. Le capitaine mit le comble à son étonnement quand il lui apprit que, s'il ne laissait pas cette liberté aux chrétiens, tout l'équipage déserterait.

Un jour, à bord d'une canonnière de la colonie, un capitaine se prétendit incommodé par ces prières et il interpella les chrétiens qui étaient à genoux sur l'avant du bateau.

“ — Ah! çà, tas de fanatiques, avez-vous bientôt fini de faire ce tapage infernal? ”

Celui qui présidait la prière lui répondit :

“ — Ah! çà, tu n'a donc pas été baptisé dans ton pays! Tu es donc, toi aussi, un sauvage de la brousse! Si tu n'es pas content, nous allons partir!

Longtemps, avant d'arriver à Liranga, nous sommes obligés de stopper dans les villages importants pour prendre à bord les catéchistes avec les nombreux chrétiens qu'ils ont préparés à la confirmation et qui depuis plusieurs jours interrogeaient l'horizon pour voir si le bateau n'allait pas arriver.

Combien ils étaient heureux, tous ces braves chrétiens, de monter à bord du *Pie X*, après avoir attaché solidement leurs pirogues à l'arrière! Pagayer en descendant pour retourner à leurs villages, ce n'est rien; mais pagayer en montant et doubler la rapidité des courants par la force des biceps, c'est dur; aussi me remerciaient-ils de vouloir bien les remorquer jusqu'à la mission voisine.

Pour me prouver leur reconnaissance, ils avaient préparé partout des provisions de combustible pour le bateau et ils m'apportaient qui une poule, qui une douzaine d'oeufs, qui un canard, qui une chèvre, chacun selon ses ressources. Pour ne pas être en reste avec eux, je leur faisais servir une

énorme marmite de riz assaisonné d'huile de palme et la joie la plus expansive régnait parmi tout ce peuple primitif dont les réflexions étaient parfois bien amusantes.

* * *

Avec une dizaine d'embarcations à la remorque, nous arrivâmes enfin à Saint-Louis de Liranga, où tout était admirablement préparé pour nous recevoir. Le supérieur de la mission était en France pour se reposer des fatigues de longues années d'apostolat. Je fus heureux de constater que la mission ne souffrait pas trop de cette absence et que le jeune F. Pédrón menait admirablement la barque, installant partout des catéchistes et stimulant l'ardeur des chrétiens anciens nouveaux.

Malheureusement, là encore, j'avais à pleurer sur une tombe. L'excellent P. Vaquez, peu de semaines auparavant, était tombé victime de son zèle apostolique pour le salut des âmes.

* * *

Je dus rester là quatre jours pour donner le temps de faire passer le dernier examen et préparer ces chrétiens à la réception du Saint-Esprit.

Le jour de la cérémonie, j'eus la consolation de confirmer près de 300 adultes dont la piété était vraiment édifiante. La *Cappa Magna*, qui m'avait été généreusement octroyée par le Saint-Père, eut un succès énorme et à la sortie de l'église j'eus de la peine à me garantir contre la foule qui

voulait ad
Un petit
ceau et co
avec aplon
bien me ta
faut pas l

Excursio:
Le jar

Si le mis
tuel des âm
tériel. Le l
pour nous
avec le spir
J'avais d
belge pour
pérant en r
Missions. J
reçu par les
nons de bon
ment mon at
Au camp
pale de l'Eq
solemnité qui
autorités civi
armes pour n
sais, la music
J'étais ému

voulait admirer de près le “ grand pagne ” du chef blanc. Un petit garçon insistait beaucoup pour en avoir un morceau et comme je lui disais que c'était impossible, il riposta avec aplomb: “ Oh! dans la longueur de ta queue, tu peux bien me tailler un petit morceau. A moi, tu le vois, il n'en faut pas beaucoup! ”

Excursion au Congo belge.—Les honneurs militaires.

Le jardin d'Eala.—Un passager peu ordinaire.—

La Mission de Bamania.

Si le missionnaire a pour but principal le progrès spirituel des âmes, il a aussi à se préoccuper du point de vue matériel. Le Bon Dieu nous a dotés d'un corps et d'une âme pour nous apprendre que le matériel doit marcher de pair avec le spirituel.

J'avais donc projeté depuis longtemps d'aller sur la rive belge pour visiter le jardin botanique et fruitier d'Eala, espérant en rapporter quelque chose de pratique pour mes Missions. Je savais, du reste, que je serais admirablement reçu par les autorités belges avec lesquelles nous entretenons de bonnes relations. Mais la réception dépassa vraiment mon attente.

Au camp militaire d'Irebou, comme à la station principale de l'Equateur (Coquilhatville), je fus reçu avec une solennité qui n'avait d'égale que la cordialité de toutes les autorités civiles et militaires. Les troupes étaient sous les armes pour me rendre les honneurs et, pendant que je passais, la musique jouait la *Marseillaise*.

J'étais ému de pareils honneurs, ému et triste en pensant

qu'il me fallait venir sur une rive étrangère pour recevoir ces marques de respectueuse déférence et de cordiale sympathie. La France reniera-t-elle définitivement son glorieux titre de Fille aînée de l'Eglise? Les Missionnaires espèrent bien que non, et, malgré le malheur des temps, ils travailleront toujours pour leur belle patrie.

* * *

Guidé par l'aimable Commissaire de District, nous allâmes visiter le fameux jardin d'Eala, distant d'une quinzaine de kilomètres et situé sur les bords de la rivière Rouki j'avais visitée il y a 25 ans. Mais que de changements depuis cette époque!

Quelques fonctionnaires belges avaient obtenu la permission de nous accompagner, en particulier un ménage d'officier; la jeune femme voulait faire prendre l'air à son bébé né à l'Equateur. Quand je remontai à bord du *Pie X*, tous les passagers étaient déjà casés, y compris l'enfant dont le berceau trônait au milieu de la cabine épiscopale! On rit beaucoup de l'ingénieuse idée de la tendre mère qui répondait très chrétiennement que cela ne manquerait pas de porter bonheur à son gentil poupon.

Le jardin d'Eala est vraiment beau et admirablement tenu. Je passai là plusieurs heures très agréables pendant lesquelles je pus choisir à mon aise bon nombre de plantes dont toute la Colonie française fera son profit.

* * *

Me tr
mania, j
pistes qu
leurs ins
dent les
tout les
brillamm
les sociali
gens inuti

Après c
cordiales l
et reprend
ne pus qui
le Commis
du Camp d
si gracieus

En route

Nous reve
les pirogues
Fleuve pour
la remorque

A l'immen
de la flottille
ressante aggl
sont ardents e
féticheurs. L

Me trouvant à proximité de la Mission cistercienne de Bama, je ne pouvais refuser une visite aux bons Pères Trappistes qui la dirigent avec tant de succès. Nous visitâmes leurs installations et celles des vaillantes Soeurs qui secondent les Pères avec tant de courage; nous admirâmes surtout les vastes plantations où les Trappistes maintiennent brillamment leur traditionnelle maîtrise en agriculture. Que les socialistes viennent donc ici, voir si les moines sont des gens inutiles et des fainéants!

Après quatre jours de réceptions diverses et toutes plus cordiales les unes que les autres, il fallut songer au retour et reprendre notre course vers l'Oubanghi. Cependant je ne pus quitter la rive belge sans remercier particulièrement le Commissaire de District de l'Equateur, le Commandant du Camp d'Irébou et le Directeur du jardin d'Eala de leur si gracieuse réception dont je garde le meilleur souvenir.

**En route pour l'Oubanghi! — Postes de catéchistes. —
Ardeur religieuse.**

Nous revenons à la Mission Saint-Louis pour y prendre les pirogues des chrétiens qui sont descendus du Haut-Fleuve pour la confirmation et qui, à leur tour, attendent la remorque pour retourner dans leurs villages.

A l'immense village des Balchis nous laissons le plus gros de la flottille et nous campons pour encourager cette intéressante agglomération. Nous constatons que les chrétiens sont ardents et ne craignent plus, comme autrefois, les vieux féticheurs. L'autorité de ces derniers diminue sensiblement

et dans un avenir très prochain nos chrétiens seront absolument maîtres dans ces beaux villages.

* * *

Nous entrons ensuite sur le territoire des féroces Bondjos qui firent tant de victimes et mangèrent tant d'esclaves. Naguère, il était impossible de voyager dans ces parages sans être sérieusement armé et, à chaque voyage, un ou deux hommes de l'équipage manquaient à l'appel : ils avaient passé à la marmite de ces terribles cannibales. Aujourd'hui, heureusement, ces moeurs horribles ont à peu près disparu et on peut naviguer dans l'Oubanghi presque en sécurité. Cela devient même monotone : "autant naviguer sur la Seine, la Loire ou le Rhône", disaient plaisamment quelques-uns.

A mi-chemin, nous stoppons au poste belge d'Imessé, où nous sommes parfaitement reçus et où nous trouvons du combustible en abondance.

Nous nous arrêtons également à la grande agglomération d'Imfando où l'on dévora autrefois tant d'esclaves. Je choisis un terrain pour l'établissement éventuel d'une Mission à l'extrémité du plus grand village. Je le parcours sans danger dans toute sa longueur, tandis que je n'aurais pu autrefois y faire 50 pas sans recevoir l'hospitalité... d'une marmite !

En passant devant la rivière Ibenga, nous apprenons qu'une forte colonne militaire est partie en campagne pour venger la mort de quatre Européens, tués et mangés il y a environ 5 ans. Cette répression est bien un peu tardive et il

est probable
qui se son

Le vill

Navigu
beau mati
plombent
ville. C'es
la cruauté
dait au dé
ble dans
étaient acc
pour me d
les Europé
torerie qui
En desc
tère. Un e
chiste vol
taines de N
téchiste po
Je prom
achever leu
fut alors u
des cabriole
dant un qu
dissant des

est probable que les innocents paieront pour les coupables qui se sont mis depuis longtemps à l'abri.

Le village de Bétou. — Touchante manifestation.

Naviguant de nouveau à toute vapeur, nous arrivons un beau matin devant de nombreuses rangées de cases qui surplombent le fleuve et forment presque une véritable petite ville. C'est le fameux village de Bétou, célèbre autrefois par la cruauté de ses habitants. Un spectacle nouveau m'attendait au débarcadère où nous devions prendre du combustible dans une factorerie. Des centaines de Noirs païens étaient accourus du village et se tenaient à genoux à la rive pour me demander ma bénédiction. J'étais aussi étonné que les Européens du Poste français et que les Blancs de la factorerie qui ne s'attendaient pas à une pareille manifestation.

En descendant à terre nous eûmes l'explication du mystère. Un chrétien, retour de Brazzaville, s'était fait catéchiste volontaire et il avait enseigné les prières à ces centaines de Noirs. Et ces pauvres païens se joignaient au catéchiste pour me supplier d'installer chez eux une Mission.

Je promis d'envoyer prochainement deux Pères pour achever leur instruction religieuse si bien commencée. Ce fut alors un véritable délire: adultes et enfants faisaient des cabrioles fantastiques pour manifester leur joie et, pendant un quart d'heure, nous fûmes régalez du plus assourdissant des tapages.

* * *

Il faut d'autant plus admirer la miséricorde du bon Dieu que ce même village, il y a quinze ans, avait traîtreusement attaqué notre bateau et faillit dévorer un de mes missionnaires.

Voici à quelle occasion. Le P. Olivier Allaire était arrivé sur la petite chaloupe Diata-Diata jusqu'à ce village de Bétou où il espérait délivrer bon nombre d'enfants esclaves destinés à la marmite. Le chef Bétou (qui a donné son nom au village) reçut bien le Père et l'invita à monter chez lui pour traiter du rachat des enfants. Toute la population se précipita pour voir le Blanc, chose rare à cette époque. Au bout d'un quart d'heure, les femmes et les enfants disparurent tout à coup et il ne resta plus que les guerriers armés de leurs boucliers et de leurs sagaies. Devinant un guet-apens, le Père se retira doucement vers le fleuve où était mouillée la chaloupe. Tout-à-coup il se vit entouré de cannibales et précipité d'un talus de sept mètres de hauteur. Par un vrai miracle il n'eut rien de brisé dans cette chute au milieu des rochers de la rive. Il chercha refuge dans une anfractuosité obstruée de grandes herbes. Les sagaies pleuvaient autour de lui ; mais, grâce à Dieu, il n'en fut pas atteint, et, se précipitant tout-à-coup dans le fleuve, il réussit à gagner à la nage la chaloupe qui se trouvait heureusement sous pression. Vite on leva l'ancre et le petit vapeur échappa à la poursuite des cannibales. En quittant la rive, le P. Allaire avait eu le courage de prendre une poignée de sagaies, " heureux, disait-il, d'emporter un souvenir de ses excellents amis de Bétou ! "

* * *

Plus t
manda à
nie fut t
quoi il a
pondit :

" — O
comme a
dans son
oiseaux,
forts, il é
pour nou

" — M
ainsi son

" — Po
bonne? E
grand hor

Et, ce d

" — To
bonne ave

Or, c'est
des mission
admirer la

Nouvelle
sion de

Nous co
Pie X, touj
poste de B
vapeur.

Plus tard, quand je visitai ce village, le brave Bétou demanda à devenir mon "frère de sang". Quand la cérémonie fut terminée, je demandai à mon nouveau frère pourquoi il avait attaqué un de mes missionnaires. Il me répondit :

" — Oh ! à cette époque je ne connaissais pas les Pères comme aujourd'hui. J'avais remarqué que le Père n'avait dans son petit bateau que deux fusils, l'un pour chasser les oiseaux, l'autre pour les hippopotames. Etant les plus forts, il était naturel que nous attaquions les plus faibles pour nous procurer un morceau de viande !

" — Mais, tendre frère, il n'est pas permis de manger ainsi son semblable !

" — Pourquoi donc, puisque la chair humaine est si bonne ? Et puis, manger de la chair *qui parle*, c'est un grand honneur ! "

Et, ce disant, il me palpait le bras en disant à ses voisins :

" — Tout de même la viande du Chef blanc doit être bien bonne avec des bananes ! "

Or, c'est précisément ce terrible village qui me demandait des missionnaires d'une façon si touchante ! Ne faut-il pas admirer la miséricorde divine ?

Nouvelle Préfecture de l'Oubanghi-Chari.—Transmission des pouvoirs.—Les souhaits et les adieux.

Nous continuons notre route vers le haut fleuve et le *Pie X*, toujours plein d'ardeur, nous amène enfin devant la poste de Banghi, terme de la navigation pour les bateaux à vapeur.

A Banghi se trouve la mission Saint-Paul des Rapides qui eut à passer par des phases si terribles lors de sa fondation.

Là on abandonne les vapeurs pour se servir des pirogues légères qui seules peuvent franchir les rapides et après 5 ou 6 jours de péripéties sans nombre on arrive à la station de la Sainte-Famille, qui se trouve à 3,200 kilomètres dans l'intérieur du Noir continent.

* * *

Après 32 années d'Afrique je ne suis plus aussi alerte qu'autrefois. Pensant avec raison qu'il faut des jambes plus jeunes que les miennes pour courir si loin à la recherche des âmes abandonnées, j'ai demandé à la Propagande de vouloir bien ériger en mission séparée le nord de mon trop vaste Vicariat. En 1909, mes vœux furent exaucés. La nouvelle Préfecture de l'Oubanghi-Chari a les missions de Saint-Paul et de la Sainte-Famille pour bases principales.

J'avais longtemps caressé l'espoir de voir le saint et intrépide P. Moreau à la tête de cette mission, pour la conduite de laquelle il avait toutes les aptitudes. Hélas ! il est mort en rentrant en France où il allait restaurer sa santé délabrée par de longues années d'Afrique. Il avait heureusement formé un autre lui-même dans la personne de celui que la confiance de la Propagande a placé à la tête de la nouvelle Préfecture, le R. P. Cotel.

Le cher Père m'attendait à Banghi. Je réglai toutes les questions qu'imposait le nouvel état de choses ; je le dotai aussi libéralement que possible et je partageai généreusement avec lui tous les cadeaux pratiques que m'avaient été

faits pend
mes, lui po
dre le cher
— Que Die
dont la vai
deur des j
de l'Afriq
France!

Retour à
— Dan

Après qu
sa course su
descente qu
de lutter co
tres par jour
dans sa jour

Cette vite
avoir un bie
dans les vill
fleuve. Héla
sonnel ?

Et pourtar
chent à passe
ont déjà fait
quiéter.

Dans un tr
nére Supérie

faits pendant mon séjour en France. Et nous nous séparâmes, lui pour remonter dans l'intérieur et moi pour reprendre le chemin de Brazzaville.

Que Dieu protège la nouvelle préfecture et son jeune chef dont la vaillance est assurément un gage de succès ! Que l'ardeur des jeunes missionnaires aille planter jusqu'au centre de l'Afrique l'étendard du Christ et le drapeau de la France !

Retour à Brazzaville. — Nombreux postes à occuper.

— Danger des protestants. — La vraie civilisation.

Après quelques jours de repos à Banghi, le *Pie X* reprend sa course sur le fleuve. Il est beaucoup moins essoufflé à la descente qu'à la montée. En montant, le vapeur était obligé de lutter contre les courants et il ne faisait que 80 kilomètres par jour. En descendant, le courant le favorise et il fait dans sa journée plus de 200 kilomètres.

Cette vitesse me permet de constater que nous devrions avoir un bien plus grand nombre de postes de catéchistes dans les villages qui s'échelonnent nombreux le long du fleuve. Hélas ! que faire sans ressources et surtout sans personnel ?

Et pourtant les protestants, grassement soutenus, cherchent à passer du Congo belge dans le Congo français où ils ont déjà fait des incursions qui ne laissent pas de m'inquiéter.

Dans un très remarquable article, Mgr LeRoy, notre vénéré Supérieur Général, a montré combien la générosité

catholique, si admirables que soient ses manifestations, est dépassée par l'inépuisable largesse des protestants anglais et américains pour répandre leurs erreurs. Cependant, malgré notre infériorité financière, nos succès à nous, missionnaires catholiques, sont cent fois supérieurs à ceux des protestants.

Oui, nous ne craignons pas de l'affirmer, le catholicisme est seul capable de donner à ces contrées nouvelles la civilisation qui leur convient. Certes, j'avoue en toute sincérité avoir connu des ministres protestants qui travaillaient avec zèle, dévouement et une véritable charité; mais, en général, leurs oeuvres ne semblent pas adaptées au milieu noir où ils vivent et ils forment des *gentlemen* plutôt que des artisans utiles à la société.

A plus forte raison la civilisation laïque ne peut-elle rien faire pour le relèvement moral de ces sauvages. Quelle morale, du reste, attendre d'Européens dont 95 pour 100 vi- la société laïque a renié le pauvre et l'esclave. Comment pourrait-elle prétendre civiliser les peuples neufs et les arracher à la barbarie? Elle ne peut que les exploiter et c'est ce qui explique les abus commis sous un couvert humanitaire vent dans le concubinage ou la polygamie? En reniant Dieu, depuis bien des années.

* * *

Dans l'Oubanghi, comme dans l'Alima, de nombreux chefs, sentant bien que, dans les missionnaires, ils ont des pères compatissants et des protecteurs assurés, venaient m'exposer leurs doléances. Ils se plaignaient surtout de

ces fameu
quand elle
bus. Ces
et leur pr
blique en
nes tués d

Les miss
lancer les
chrétienne
sauvages et
n'oublie pa
avons des i
tiens ont d
alignées, o
propriété q
laçes.

La civilis
que la doua
chrétiens, e
des portes
cases. Il fa
il faut ensui
blement inté
ries. Donc
nécessité pou
gent dont il
imaginé pour
C'est de met
sons des Eur
tout disposés
retourner viv

ces fameux *auxiliaires* qui suivent les troupes régulières quand elles vont percevoir l'impôt dans les différentes tribus. Ces "auxiliaires" ne sont que d'affreux cannibales et leur principale occupation est d'assurer la salubrité publique en utilisant pour leurs repas les cadavres des indigènes tués dans les conflits !

Les missionnaires, heureusement, sont là pour contrebalancer les tristes effets de la civilisation laïque. La morale chrétienne adoucit tout d'abord les mœurs de ces pauvres sauvages et, tout en travaillant à la régénération spirituelle, n'oublie pas le côté hygiénique et social. Partout où nous avons des instituteurs-catéchistes, les catéchumènes et chrétiens ont des cases spacieuses, intelligemment aérées, bien alignées, où nos néophytes trouvent plus d'hygiène et de propreté que dans les misérables cases en paille des villages.

La civilisation y trouve également son profit, de même que la douane qui ne perd jamais ses droits. En effet, nos chrétiens, contrairement aux habitudes du pays, mettent des portes et des fenêtres en planches pour fermer leurs cases. Il faut donc des outils pour fabriquer ces planches, il faut ensuite des serrures et des charnières, enfin l'ameublement intérieur dont le détail est acheté dans les factoreries. Donc profit pour la douane et les commerçants et nécessité pour le Noir de travailler pour se procurer l'argent dont il a besoin. Savez-vous ce qu'un chef de poste a imaginé pour favoriser ce développement de la civilisation ? C'est de mettre un impôt sur ces cases comme sur les maisons des Européens, de sorte que nos braves Noirs étaient tout disposés à détruire leurs habitations propres pour retourner vivre dans leurs misérables taudis d'autrefois.

Le gouverneur général a bien fait paraître au *Journal officiel* de la colonie une circulaire pour recommander l'hygiène dans les villages, et à ses fonctionnaires de Brazzaville il a donné en modèle les superbes villages chrétiens de la Mission. Mais, comme le disait le précédent gouverneur, " on ne travaille que pour la façade ". Au fond, l'Administration ne fait rien pour la vraie civilisation. On se contente de percevoir le plus d'argent qu'on peut sur noirs et colons pour payer l'innombrable armée des fonctionnaires.

En terminant, je ne dois pas oublier de décerner une mention honorable à nos admirables Soeurs de Saint-Joseph de Cluny, qui ont si puissamment contribué à établir ici sur des bases sérieuses la famille chrétienne. Il faut saluer bien bas ces héroïques religieuses qui ont tout abandonné pour venir travailler sous les climats les plus meurtriers à la régénération de la femme païenne. Que la reconnaissance des missionnaires et les prières des fidèles de France les aident à continuer le dur labeur qu'elles accomplissent avec une simplicité et un dévouement au-dessus de tout éloge !

Enfin, daigne le Seigneur exaucer les prières des missionnaires en faveur des fidèles qui sont venus généreusement à notre aide et qui nous ont permis de sauver un si grand nombre d'âmes, tout en fondant une des plus florissantes chrétientés de l'Afrique centrale !

Notre ba
flammes et
nation.

Le Pie X
digué tant
ghi après u
l'ancre dans
1,500 mètre
une colline
40 mètres.

Le 1er fév
en sursaut p
Tout le mon
colline qui n

Hélas ! un
l'avant de no

En attenda
dont la maiso
les secours et
fléau. Sans
entier aurait

jours. Aussi
récompense of

Aussitôt ar

DOULOUREUX EPILOGUE

Brazzaville, 14 février 1910.

Notre bateau le *Pie X* vient d'être en partie la proie des flammes et ce triste événement nous jette dans la consternation.

Le *Pie X*, qui marchait si bien et auquel nous avons prodigué tant de soins, était revenu le 31 janvier de l'Oubanghi après un excellent voyage et il était tranquillement à l'ancre dans notre port de Brazzaville. Ce port se trouve à 1,500 mètres de la mission, laquelle s'élève elle-même sur une colline qui domine le fleuve d'une hauteur d'environ 40 mètres.

Le 1er février, à 4 heures du matin, nous fûmes réveillés en sursaut par les cris de quelques hommes de l'équipage. Tout le monde se précipite et descend à toutes jambes la colline qui nous sépare de notre port et de nos ateliers.

Hélas ! un spectacle lamentable s'offrit à nos yeux : tout l'avant de notre bateau était la proie des flammes.

En attendant notre arrivée, le chef du service des douanes dont la maison est voisine de notre port, avait déjà organisé les secours et avec un grand courage il avait combattu le fléau. Sans sa courageuse intervention, notre bateau tout entier aurait été certainement consumé et perdu pour toujours. Aussi ai-je demandé pour lui au gouverneur une récompense officielle qui lui sera sûrement accordée.

Aussitôt arrivés sur le lieu du sinistre, les sauveteurs

montèrent à bord malgré les tôles qui étaient déjà brûlantes et cherchèrent à préserver l'arrière de l'atteinte des flammes. On y réussit assez promptement ; mais une demi-heure avait suffi pour détruire complètement l'avant de notre joli bateau.

Les cinq cabines avec tout ce qu'elles contenaient avaient été détruites. Literie, couvertures, lavabos marins, timonerie, barre du gouvernail, importante collection de cartes fluviales, trousseau du Père Capitaine, etc., etc... tout était détruit. Il faudra aussi refaire à neuf le pont et la toiture dont les fers tordus ont été mis hors de service par la violence de l'incendie.

On put heureusement préserver la chapelle, les cabines de l'arrière, la lingerie et l'office et surtout les machines dont la perte eût été pour nous irréparable. Si le feu avait pris dans les soutes à bois qui se trouvent de chaque côté de la chaudière, cette dernière, faute d'eau, eût certainement fait explosion et c'eût été alors la destruction totale du bateau.

* * *

Dans notre malheur, nous bénissons le bon Dieu de nous avoir préservés d'un désastre encore plus considérable.

Néanmoins les réparations coûteront au moins 20,000 fr. et le bateau va être immobilisé pendant trois ou quatre mois, ce qui va bien nous gêner pour le service de nos missions du haut-fleuve.

Détail comique au milieu du sinistre. Un païen de l'équipage, voyant la chapelle menacée par les flammes, voulut forcer les portes pour sauver les objets les plus précieux. A ce moment il reçut une formidable paire de gifles de la part

d'un chr
a tu bap
Dès le
tions ; ma
de travail
ge du bat
bons Frè
surcroît d
Mais le
gros probl
dence et..
pas nous
adviene,
lerons touj

d'un chrétien qui lui demandait d'un air indigné: " Toi, y a tu baptisé pour toucher affaires bon Dieu comme ça? "

Dès le jour même du sinistre, on a commencé les réparations; mais, il faut bien l'avouer, la tristesse ne permet pas de travailler avec l'entrain qui présidait au premier montage du bateau. On travaille cependant de tout coeur et nos bous Frères mécaniciens supportent courageusement ce surcroît de fatigues auquel nous étions loin de nous attendre.

Mais le surcroît de dépenses, qui va les payer? C'est là le gros problème! Enfin nous comptons sur la divine Providence et... aussi un peu sur nos amis qui voudront bien ne pas nous abandonner dans notre malheur. Et, quoi qu'il advienne, nous ne perdrons jamais courage et nous travaillerons toujours pour Dieu et pour la Patrie.

AMERIQUE

Chez les Esquimaux

NOTRE-DAME-DE-LOURDES A MARY'S IGLOO, (Alaska)

Par le R. P. JOSEPH BERNARD,

De la Compagnie de Jésus

 UJOURD'HUI, mardi de la Pentecôte (1909), je m'accorde un grand congé, un jour de repos, et je ne puis mieux l'employer qu'en vous envoyant quelques lignes qui vous sont dues depuis tantôt huit ou neuf mois. La raison de ces vacances extraordinaires est que j'ai dû hier me transporter pédestrement à une vingtaine de kilomètres de la mission pour obtenir le courrier apporté vendredi dernier à Nome par le premier *steamer* arrivé cette année.

I. — Comment on voyage dans l'Alaska

Vingt kilomètres ! une misère, n'est-ce pas ! de quoi faire sourire de pitié ceux qui ont savouré " les marches forcées " sur toutes les routes poudrées du terrain des grandes ma-

noeuvre
voir une
che de l
furent q
moins à
seaux se
sans com
il faut fa
Les " t
de longue
l'aspect d
ces motte
pire, c'est
dont la p
voyez d'ic
le et d'une
sur une de
pour saute
supporte à
de vos tal
pied droit
gauche, ma
de son com
enjambant
votre stabil
surprenez a
de nègre "
verticale, la
tinuez votre
Si, après

noeuvres. Hélas ! je n'aurais pas mieux demandé que d'avoir une route et de la poussière dessus, voire même une couche de 10 centimètres. Les vingt kilomètres en question ne furent qu'une longue succession de rivières à passer plus ou moins à gué, d'étangs et de marécages, où la boue et les roseaux se disputaient à qui entraverait le plus votre marche, sans compter les *nigger heads* (têtes de nègre) sur lesquelles il faut faire de l'équilibre plus ou moins instable.

Les "têtes de nègre" sont des mottes de boue couvertes de longues herbes retombant tout autour, ce qui leur donne l'aspect d'un crâne ouvert de cheveux crépus et hirsutes; ces mottes atteignent 30 à 40 centimètres de haut; mais le pire, c'est qu'entre elles se trouvent des trous remplis d'eau dont la profondeur atteint jusqu'à 50 centimètres. Vous voyez d'ici la gymnastique: c'est d'une compréhension facile et d'une réalisation fatigante. Vous mettez le pied droit sur une de ces bonnes têtes de nègre, vous prenez votre élan pour sauter sur la suivante, et tandis que votre pied droit supporte à lui tout seul le poids de votre individualité et de vos talents, la "tête de nègre" No 1 s'incline, votre pied droit glisse dans le trou voisin, tandis que votre pied gauche, manquant la "tête de nègre" No 2, suit l'exemple de son compagnon, et vous voilà dans la position d'Atlas enjambant le détroit de Gibraltar. Que si l'équation de votre stabilité n'est pas à la puissance voulue, vous vous surprenez assis entre la "tête de nègre" No 1 et la "tête de nègre" No 2. Bien entendu, vous reprenez la position verticale, la seule vraiment digne d'un bipède et vous continuez votre jeu de saute-mouton.

Si, après 20 kilomètres de ce manège pour atteindre le

bureau de poste et 20 kilomètres d'un manège en tous points semblable au premier pour regagner vos pénates, vous ne méritez pas un grand congé et... un siège, caisse, escabeau ou plancher, que faut-il faire pour les mériter ?

Durant l'hiver, toutes ces rivières, lacs, étangs, marécages, têtes de nègre, sont couvertes de neige et de glace, et, traîneau, chiens, voyageurs, glissent au-dessus de tout cela sans difficulté. Mais l'hiver, quoique long (huit mois!), a une fin que nous appelons "débâcle". Elle a lieu en général à la fin de mai. C'est alors une inondation générale (l'eau ne s'est arrêtée qu'à 15 centimètres de mon plancher la semaine dernière); les rivières charrient d'immenses blocs de glace dont l'épaisseur atteint 4, 5 et 6 mètres, qui se bousculent, s'entrechoquent, s'écrasent avec un bruit de décharges d'artillerie. Cela dure environ deux semaines; puis le niveau de l'eau diminue et le printemps nous fait son plus aimable sourire.

Cependant, du fait que la contrée n'est en somme qu'un vaste glacier recouvert de mousse, d'herbages et de broussailles, il résulte que les lacs et étangs sont sans nombre et que même le sommet des collines est toujours recouvert d'une espèce de tourbe saturée d'eau où l'on enfonce jusqu'à mi-jambe à chaque pas que l'on fait.

II. — La mission de Mary's Igloo

Comme vous le voyez, je suis maintenant en résidence à Mary's Igloo. Vous vous demandez peut-être comment se prononce le mot "igloo" et quelle est sa signification.

Ce mot esquimau se prononce "iglou", comme en fran-

çais jo
sous ter
sion est
sante d
dait au
sa cabar
dans les
rie, et a
fut app
J'ai d
après la
parmi n
Nome.
contrée.
aucun re
laisser le
tants, qu
parce qu
un métier
de fourru

Mary's
centre ass
Arctique
carrés II
grands car
ces varian

çais joujou, caillou, chou. Il signifie: cabane construite sous terre. Le camp esquimau où se trouve la nouvelle mission est ainsi appelé parce que la personne la plus intéressante du sexe faible parmi la population indigène répondait au nom de Mary, à elle donnée par les chercheurs d'or; sa cabane à Igloo étant très hospitalière, les chercheurs d'or, dans leurs pérégrinations, s'en servaient comme d'hôtellerie, et ainsi il advint que, depuis l'année 1900, tout le camp fut appelé *Mary's Igloo*.

J'ai définitivement quitté Nome au mois d'octobre 1908, après la visite du R. P. Provincial du Canada, qui resta parmi nous près de trois semaines. Deux Pères résident à Nome. Nous sommes donc trois prêtres pour notre vaste contrée. C'est bien peu, et nous ne devons compter sur aucun renfort avant plusieurs années! Il faut se résigner à laisser les pauvres âmes tomber entre les mains des protestants, qui, eux, trouvent toujours missionnaires et argent, parce que, pour la plupart, le ministère " apostolique " est un métier comme un autre et des plus lucratifs dans un pays de fourrures comme le nôtre, croyez-m'en!

* * *

Mary's Igloo, situé à 200 kilomètres de Nome, est un centre assez important. Mon district, limité par l'océan Arctique et la mer de Behring, couvre 28,000 kilomètres carrés. Il comprend six grands camps esquimaux et cinq grands camps de chercheurs d'or, échelonnés à des distances variant entre 50 et 350 kilomètres. Jusqu'à présent

je n'ai pu atteindre que trois camps esquimaux où j'ai des catholiques.

Mary's Igloo, centre du district, compte 51 catholiques ; puis vient le cap du Prince de Galles, sur le détroit de Behring (12 catholiques), enfin Agiopok (8 catholiques). C'est bien peu ! mais c'est un commencement. Les deux points extrêmes de ma paroisse sont : le détroit de Behring, à plus de 200 kilomètres de Mary's Igloo, et Caudle, sur la côte de l'océan Arctique, à environ 300 kilomètres. Chaque mois je passe environ deux semaines à visiter les camps les plus proches avec chiens et traîneau, tandis que le reste du temps je prends soin de mes catholiques à Mary's Igloo et m'occupe du pot-au-feu ! Je suis seul ici (avec mes chiens dix en tout), et par suite je n'ai personne avec qui je puisse manquer au silence ou à la charité.

III. — Les difficultés du début

Le lendemain matin de mon arrivée à Mary's Igloo, il y a deux ans, la première question qui se posa, lorsque, la peau d'ours qui me sert de couchette, proprement pliée et mes patenôtres pieusement récités, il fut question d'élaborer un petit déjeuner, fut en mots aussi simples qu'expressifs : " Que diable vais-je bien manger ? "

Je n'avais pas de pain ! Tout le monde sait que le Français vit pour une bonne part de pain. Un sac de farine empaqueté soigneusement dans un coin de la cabane me fit penser que bientôt j'aurais une substantielle réponse à ma question. Donc à l'oeuvre. De ma vie, je n'avais fait de pain ! Mais enfin qui ne sait que le pain se compose

de farine
ple. L'
pour ne
sous la
denrée
l'eau ; u
avant p
pain ne
née. La
un bon f
tends . .

Ce que
galette d
ma hache
cette pre
demande
de cette
a une cau
qui manq
causes né
mastiquer
à l'aide d
vain. J'a
mière et f

Après u
cieux leva

Mon tra
qu'enfin j
lever tant
alors 5 he

de farine ? J'avais de la farine ; donc rien de plus simple. Tout d'abord on prend de la farine, avec précaution pour ne rien perdre (la farine ici coûte entre six et huit sous la livre). Je mis une petite mesure de cette précieuse denrée dans une casserole ; puis naturellement, il faut de l'eau ; un peu de sel ne peut nuire ; ce qui fut fait, et en avant pour le pétrissage. Je puis vous assurer que jamais pain ne fut pétri et repétri comme le fut ma première fournée. La pâte prête, restait la cuisson ; rien de plus aisé : un bon feu, et une surveillance active. J'enfourne et j'attends . . . Entre nous j'attends encore.

Ce que je retirai du four de mon poêle ressemblait à la galette des Hébreux dans le désert, et je dus me servir de ma hache pour le couper en morceaux. Tout en dégustant cette première fournée jusqu'à la dernière miette, je me demandais chagrinement quelle pouvait bien être la cause de cette platitude hébraïque de mon pain. " Tout effet a une cause ", enseigne Platon, et, comme ici c'était l'effet qui manquait, c'est que j'avais oublié de pétrir une des causes nécessaires à la confection du pain. A force de mastiquer et de réfléchir avec intensité, la vérité se fit jour à l'aide d'une parodole de l'Evangile : la parabole du levain. J'avais oublié le . . . levain. Là était la cause première et fondamentale de mon insuccès.

Après un soupir de soulagement, je me procurai le précieux levain en question, et mis derechef la main à la pâte.

Mon travail fini, je remarquai avec infiniment de plaisir qu'enfin j'avais " une pâte qui levait ". Je la laissai lever tant qu'elle voulut, puis préparai mon four. Il était alors 5 heures du soir, et comme j'avais commencé mon

travail sur les 9 heures du matin, cela vous donne une idée de mes labeurs.

* * *

Au moment où j'allais enfourner, mes Esquimaux arrivèrent.

Tous les soirs, mes Esquimaux viennent à la mission vers les 5 heures. Je leur fais une instruction dans leur langue (explication du grand catéchisme de la Bonne Presse), puis l'on chante et l'on prie, toujours en esquimau. Après cela, il y a les demandes de remèdes, les confidences de Monsieur à propos de Madame qui laisse l'huile de phoque rancir, ou de Madame à propos de Monsieur qui s'obstine à lui refuser, la robe de peau de renne promise il y a quatre ou cinq lunes. . . Puis mes Esquimaux se livrent à quelques jeux innocents fabriqués sur place, ou se délectent avec un jeu de dames qui est une de leurs petites passions.

Donc, au moment où j'allais enfourner, voilà mes Esquimaux qui arrivent. Que faire ? je ne puis attendre jusqu'au lendemain ; d'un autre côté il m'est impossible d'instruire mes chrétiens et de surveiller mon pain tout à la fois. Je me cherche donc un substitut pour la cuisson du pain.

Abluréak, un brave Esquimau, célibataire, homme de poids et de dévouement, me semble le sauveur cherché. Je l'appelle dans le petit réduit qui me sert à la fois de chambre à coucher, de cuisine, d'atelier, de magasin à provisions, de salle de consultation, etc. . . et de confessoinal les dimanches et jours de fête. Je plante un escabeau en face de la porte de mon four, je le fais asseoir et explique ce dont il s'agit.

Placé
prendre.

“ —

mon pain

“ —

“ —

bustible

“ —

“ —

salle d'à

C'est très

nir un be

four. C

Un lo

le sort d

J'étais

près de t

l'idée de

d'un cho

sine.

Mon E

d'une fa

avait sur

vision de

ment ent

j'ouvris l

miches (j

Je cherch

noirs.... M

sinistre !

Placidement, mon Abluréak écoute et s'évertue à comprendre.

“ — A ta droite, dis-je, le four du poêle où se trouve mon pain qui cuit.

“ — *Hin-hin* (bien) !

“ — A ta gauche ma provision de bois (précieux combustible dont on use avec parcimonie, vu sa rareté).

“ — *Hin-hin* !

“ — Maintenant, tandis que j'instruis les autres dans la salle d'à côté, tu vas surveiller la cuisson de mon pain. C'est très facile : tout ce que tu as à faire, c'est d'entretenir un bon feu dans le poêle et de ne pas ouvrir la porte du four. Comprends-tu ? ”

Un long *hin-hin* me rassura presque complètement sur le sort de ma seconde fournée.

J'étais si tranquille que mon instruction se prolongea près de trois quarts d'heure. Après les chants et prières, l'idée de mon pain toujours dans le four me frappa comme d'un choc électrique. Je ne fis qu'un bond jusqu'à la cuisine.

Mon Esquimeau, toujours assis en face du poêle, sourit d'une façon qui en disait long sur le soin avec lequel il avait surveillé la cuisson. Je regardai à gauche : ma provision de bois avait presque disparu ; il avait certainement entretenu un feu à rôtir un boeuf. Un peu inquiet, j'ouvris la porte du four et me baissai pour empoigner mes miches (j'en avais enfourné quatre). Le four était noir.... Je cherchai dans les coins ; les coins, eux aussi, étaient noirs.... Mon pain étant fait de farine blanche, cela devenait sinistre !

Vite, je frotte une allumette. Dieux immortels ! quel spectacle ! ! ! Mon pain gisait, calciné, sur le milieu du four.

Je remerciai mon brave Esquimau de ses bons et ... chaleureux services et escomptai mes pertes : ma provision de bois brûlée et mon pain aussi.

Depuis lors j'ai fait des progrès étonnants, et vous seriez, je crois, pleinement satisfait de manger mon pain en temps... de carême !

IV. — Les bâtiments de la Mission

Vous dirai-je deux mots des bâtiments de la mission à Mary's Igloo? C'est simple, de bon goût et peu luxueux.

Les bâtiments se composent d'une seule cabane divisée en deux pièces.

La première pièce décorée du nom d'*église*, mesure environ 7 mètres sur 5, tandis que le plafond atteint entre 2.50 mètres et 3 mètres, cela dépend des endroits où vous le mesurez.

Le mobilier se compose de huit bancs sans dossier, deux chaises et un escabeau. Il y a aussi un petit orgue de poche et un poêle. Tout autour sur les murs sont accrochés les tableaux du grand catéchisme de la Bonne Presse. Du plafond pend une lampe à pétrole. Dans un coin se trouve la sacristie; elle se compose de trois planches perchées sur quatre montants et d'une vieille malle qui contient les ornements et le linge d'autel. Le sanctuaire est enfermé dans une espèce d'armoire de 1.50 mètres de large sur 75 centimètres de profondeur; à l'intérieur se trouve l'autel, surmonté d'un petit tabernacle, le tout en planches: c'est cer-

tainen
Messe,
et l'au
sainte
la salle
La p
celle du
cès, de
bonheu
moyens
il faut a
chaque
petit cil
re de la
m'excus
le Maître
sacrés m
Voilà
fêtes cin
ils ne se
leur plai

La sec
apparten
privés, e
y sont au
rée de l'é
bler à un

tainement digne de la pauvreté de Bethléem. Pour la sainte Messe, les offices, les prières, j'ouvre les portes de l'armoire et l'autel peut être vu par tous les assistants. Une fois la sainte Messe ou les prières terminées, je ferme les portes, et la salle d'église sert de salle d'instruction.

La pauvreté des ornements et des vases sacrés répond à celle du mobilier. Depuis deux ans j'essaie, mais sans succès, de me procurer un vieil ostensor démodé qui ferait mon bonheur et celui de mes chrétiens. Comme je n'ai pas les moyens d'acheter même un modeste ostensor de cuivre doré, il faut attendre. Pour les bénédictions du Saint-Sacrement, chaque dimanche, je me sers du saint ciboire: un pauvre petit ciboire d'argent, bien vieux, noirâtre, et dont la dorure de la coupe est bien insuffisante. Mais qu'y faire? Je m'excuse auprès de Notre-Seigneur. Quand je serai riche, le Maître du monde aura une église, un autel et des vases sacrés moins indignes de la divine majesté.

Voilà pour l'église dans laquelle s'entassent dimanches et fêtes cinquante-cinq catholiques esquimaux! Pauvres gens, ils ne se plaignent pas! mais comme un local plus vaste leur plairait et à moi aussi!

* * *

La seconde pièce, qui mesure 4 mètres sur 5, constitue mes appartements privés: inutile de les énumérer. Quand je dis privés, c'est une façon de m'exprimer, car mes Esquimaux y sont autant et plus que moi. Cette seconde pièce est séparée de l'église par un rideau et son mobilier la fait ressembler à une échoppe de bric-à-brac.

En même temps que vous y pouvez voir un poêle, des marmites et des pots, c'est une cuisine; près du poêle, un tas de morceaux de bois (beaucoup ne sont pas aussi gros que le manche d'un pelle), puis un petit tonneau où se trouve la provision d'eau, une table qui sert un peu de tout: de bureau, de banc, d'atelier, de table à manger, etc. Le long des murs pendent à des clous les fouets, les chaînes, les cordes, les fourrures, les sacs, tout l'attirail des voyages polaires. Dans un coin, entassés dans un ordre relatif, des sacs et caisses contiennent les provisions; sur quelques rayons se prélassent une dizaine de livres et des outils. Au-dessus du poêle, tendu au travers de la pièce, un fil de fer sur lequel s'accumulent chaussettes de rennes, bottes de fourrure ou en peau de phoque, mitaines, torchons, mouchoirs, etc., tout cela dans une confusion qui n'a rien d'esthétique; j'allais oublier deux caisses vides, un escabeau et deux chaises bancales.

* * *

Et le lit, me direz-vous?

Ah! oui, certainement il y a maintenant quelque chose qui pourrait s'appeler un lit; je dis maintenant, afin de vous prouver que mon mobilier est en progrès!

La première nuit que je passai à Mary's Igloo, roulé dans ma peau d'ours, je couchai dans l'église sur trois bancs rapprochés les uns des autres... Mais toutes les heures nocturnes furent par moi employées à maintenir une union relative entre ces trois unités, qui s'obstinaient à s'écarter les unes des autres, me laissant suspendu dans le vide.

Le lendemain, je me levai convaincu que la première chose

nécess
l'on p
substr
songer
potent
cher a
Apr
elle est
d'une
Le s
peau d
Tout a
pas liv
je m'él
j'avais
" Curie
compre
mais da
pas son
cliste. '
Bref,
laissèrez
physiolo
sur ma t
paraissa
des préc
vertigine
atteint l
boueuses
je me ré

nécessaire pour dormir est d'abord un *substratum* solide où l'on peut s'étendre : pas de sommeil sans cette sécurité du *substratum*. Il y a bien le plancher, mais il ne fallait pas y songer ; si je couchais dessus, avant un mois, je serais un impotent perclus de rhumatismes ; à tout prix il faut se percher au-dessus du plancher.

Après mûre réflexion, mon choix s'arrêta sur la table ; elle est certainement solide et assez large pour me garantir d'une culbute.

Le soir venu, je fis place nette et j'étendis ma peau (la peau d'ours bien entendu) sur mon nouveau lieu de repos. Tout alla bien et je dormis comme quelqu'un qui ne s'est pas livré à cet exercice depuis deux jours ; pourtant quand je m'étirai de mes draps (au figuré !) il me sembla que j'avais une cinquantaine de kilomètres dans les jambes : " Curieuse sensation, me dis-je ; si c'était dans les côtes, je comprendrais, car ma table n'a certainement pas de ressorts mais dans les jambes ! . . . vraiment, c'est insolite : je ne suis pas somnambule et la chambre n'est pas une piste de cycliste. "

Bref, les nombreuses occupations de cette journée ne me laissèrent pas le loisir de trouver une solution à ce problème physiologique, et l'heure du repos me trouva de nouveau sur ma table. Cette fois je fis des rêves terribles : le sol disparaissait subitement sous mes pieds, je dégringolais dans des précipices sans fonds, puis je gravissais avec une vitesse vertigineuse une montagne, mais je n'en avais pas plus tôt atteint le sommet que j'étais précipité dans les profondeurs boueuses d'un torrent coulant à sa base. En fin de compte, je me réveillai, je me mis sur mon séant et je constatai que

la moitié de mes jambes pendait dans le vide. Pourquoi tout cela? Parce que ma table était trop courte et que la base de mon individualité manquait de *substratum*. Je remédiai à cet inconvénient en ajoutant une petite table à la grande, et ce fut la fin de mes ascensions comme de mes accidents, tout au moins... en rêve.

Depuis lors, je me suis bâti ce que nous appelons ici un *bunk*, qui consiste en trois couchettes superposées comme dans les cabines des steamers, sauf les sommiers, matelas et autres inventions d'une civilisation amolissante. La planche pure et simple, rien de meilleur marché, rien de plus sain, rien de plus durable. Autrefois, j'ouvrais des oreilles toutes grandes quand j'entendais dire que les saintes gens couchent sur la planche. Depuis lors j'ai changé mon opinion, car j'ai la planche et même plusieurs, je les trouve presque moelleuses, et, Dieu m'en est témoin, je suis plus près du pôle Nord que de la sainteté... Voyez-vous, on s'habitue à tout en ce bas monde. Nous nous créons toutes sortes de besoins dont la disparition après un certain temps ne nous incommode aucunement, quand la nécessité nous force à les abandonner.

* * *

L'unique bâtiment de la mission est en planches; le toit et les murs sont couverts d'un papier goudronné qui me préserve de la pluie, mais non du froid. Quand le thermomètre descend à 50, à 60 ou à 70° au-dessous de 0, ma cabane s'en ressent. J'ai bien entassé de la tourbe tout autour des murs de mes appartements privés; cela cependant n'a pas eu grand effet.

Juge
Un n
lus ren
sur le
j'en ré
suspend
raître l'
je const
était bel
me servi
Derriè
se trouve
ron 3 mè
Là j'e
poissons
par une
la voiaci
maux. A
Le traî
pieds de l
Je puis
néral mon
sans dout
vieux mon
parapluie
objet inco
l'eau que l
me de neig
provision.
Sur le t

Jugez-en plutôt par le petit fait suivant :

Un matin, après avoir lavé et essuyé ma vaisselle, je voulus remettre de l'eau dans le pot qui reste en permanence sur le poêle; par suite d'un mouvement un peu brusque, j'en répandis sur le plancher; saisissant un des torchons suspendus au-dessus du poêle, je m'apprêtais à faire disparaître l'effet de ma maladresse, quand, à ma grande stupeur je constatai que la flaque d'eau répandue sur le plancher était bel et bien gelée, si bien qu'au lieu d'un torchon, je dus me servir d'une bache pour la faire disparaître.

Derrière le bâtiment, qui mesure en tout 12 mètres sur 9, se trouve une *cash*, plate-forme juchée sur des pieux à environ 3 mètres du sol.

Là j'entasse les provisions pour mon attelage de chiens : poissons séchés, poissons gelés, phoques, etc. On y accède par une échelle, ce qui protège les susdites provisions contre la voracité de mes toutous ou des toutous de mes Esquimaux. Au-dessous de cette *cash* je remise mes traîneaux.

Le traîneau dont je me sers pour mes voyages mesure 10 pieds de long sur 2 de large et ne pèse vide que 60 livres.

Je puis y loger environ 500 livres de bagages; mais en général mon équipement ne dépasse pas 300 livres. Vous allez sans doute vous étonner d'un tel changement. Dans le vieux monde, beaucoup de gens traversent l'Europe avec un parapluie pour tout colis. A l'Alaska, le parapluie est un objet inconnu; la raison en est que, la plupart du temps, l'eau que le ciel nous envoie, atteint sa destination sous forme de neige, dont nous recevons chaque année une ample provision.

Sur le traîneau j'entasse ma chapelle enfermée dans un

sac imperméable; puis ma *sleeping bag* (sac de fourrure dans lequel je dors), une caisse renfermant une théière en ferblanc, une petite poêle à frire et des provisions. A cela ajoutez le poisson séché pour les chiens (chaque chien en mange deux ou trois livres par jour), puis ce qu'il me faut pour réparer les harnais ou le traîneau en cas d'accident.

Comme je vous le disais plus haut, je suis en voyage la plupart du temps. Cet hiver, plus que jamais, j'ai mené une véritable vie de juif errant. Chaque mois, je visitais, dans un rayon de 150 à 200 kilomètres, six campements, tant d'Esquimaux que de chercheurs d'or. Cette visite mensuelle me prend environ deux semaines et représente quelque chose comme 500 kilomètres de route. Deux fois l'an je visite les campements plus éloignés. Mon dernier voyage dura du 17 mars au 10 mai 1909. Je traversai mon district dans toute sa largeur, du détroit de Behring à l'extrémité sud de l'Océan arctique et je fis plus de 1,700 kilomètres avec chiens et traîneau, à travers mers, rivières, lacs, vallées et montagnes. Il faut vous dire que mon attelage de chiens est bon et Spat, mon *leader* (chef de file), excellent.

Bien entendu, durant cette longue tournée, j'ai eu quelques aventures, d'où, comme toujours, avec l'aide de mon bon ange, je me suis tiré avec mon ossature au complet.

Mes Esquimaux de Mary's Igloo, ne voyant pas revenir le " Père Grand " (*Attahatapck*), comme ils m'appellent, vers la fin d'avril, et sachant combien il est dangereux de voyager au mois de mai, commencèrent à s'inquiéter. Plusieurs d'entre eux allèrent jusqu'à émettre l'opinion que je pouvais bien avoir trouvé entre deux *icebergs* le lieu de mon repos éternel! De retour à mes pénates, je les taquinai en

leur di
daient :
maient
les glac

Pour
fixé un
tout d'al
se trouv
maux J
un charg
Le sen
de lacs, c
inexprim
étendue l
perdre.

Il y a
mètres de
traverse e
une tourn
s'y trouve
leader pér
quinze heu
neige, à m
voir retrot

J'ai trav
surpris pa
nier. De s

leur disant qu'un Bourguignon a la vie dure. Ils répondaient: " Hin-hin ", pour me donner à entendre qu'ils aimaient mieux me voir sur le plancher de la mission que sur les glaces de l'Océan arctique.

* * *

Pour aller de Mary's Igloo au détroit de Behring, où est fixé un campement esquimau d'environ 300 âmes, il faut tout d'abord atteindre la côte à un endroit appelé Teller. Là se trouvent quelques chercheurs d'or et aussi des Esquimaux. Je couvris en six heures 55 minutes, avec 9 chiens et un chargement assez lourd, cette distance (soit 90 kilom.).

Le sentier se déroule sur une suite de rivières, d'étangs, de lacs, de langues de terre entremêlés dans une confusion inexprimable: le tout bien entendu n'est qu'une vaste étendue blanche, sans points de repère, et il est facile de se perdre.

Il y a surtout une espèce de mer intérieure de 120 kilomètres de long appelée *Salt Lake* (lac salé), que le sentier traverse et sur lequel il ne fait pas bon d'être surpris par une tourmente de neige. Un mien ami, un chercheur d'or, s'y trouva dans une tourmente il y a quelques années; son *leader* périt gelé, il perdit son traîneau, et pendant soixante-quinze heures se débattit contre la tempête, aveuglé par la neige, à moitié mort de froid, sans provisions et sans pouvoir retrouver le sentier qui passe à l'une des extrémités.

J'ai traversé ce lac salé douze fois cet hiver, et n'y ai été surpris par la tempête qu'une seule fois, en novembre dernier. De sentier, bien entendu, il n'avait plus de traces. En

un cas semblable, la seule chose à faire, c'est de laisser votre *leader* aller de l'avant. Je ne pouvais voir à 10 mètres devant moi et par conséquent j'étais incapable de me diriger, ayant oublié ma boussole de poche. Mon brave Spat se tira d'affaires sans hésiter et sans jamais dévier de la direction du sentier. Comment? Par un instinct dont la bonne Providence l'a pourvu pour l'aide et le confort du missionnaire. J'atteignis Teller sans incident, et plus vite que si j'avais eu à ma disposition un cheval de course.

Le lendemain, je dis la messe pour une douzaine de catholiques chercheurs d'or qui vivent en ce coin de l'Alaska.

* * *

Le surlendemain, à 7 heures du matin, je quittai Teller pour le détroit de Behring; la distance que j'avais à parcourir dépassait 120 kilomètres. La côte est bordée de hautes montagnes rocheuses qui plongent à pic dans la mer; le sentier, par suite, se déroule sur les glaces de la mer elle-même, au milieu d'*icebergs*, amoncelés dans un tel chaos que le voyageur, bien souvent, n'a d'autres ressources que d'escalader les immenses barricades qu'ils forment au travers de la route.

* * *

Je débutai par un accident: mon traîneau n'avait pas glissé depuis 10 minutes, traîné à une vive allure par mes chiens qui, frais et de bonne humeur, se livraient à un galop extravagant; quand soudain l'avant du véhicule se heurta à un bloc de glace, rebondit sur le côté et je vis mon *leader*

et quatre
sentier,
chiens.

Que s'
dans sa s
deux à c
peau de l
l'avant d
cette faci
suivant: c
cées de c
seul, à l'e
corde s'ét
der, gamb
n'avoir pl
s'était acc
du véhicul

Que fair

J'avais c
avant d'at
la nuit; im
quatre chie
très chargé.
les fuyards
tour à droit
de la côte),

En dix se
fourrure, m
geant de la
tis. Mes br

et quatre de ses congénères partir à fond de train sur le sentier, me laissant en arrière avec le traîneau et quatre chiens.

Que s'était-il donc passé? Quelque chose de très ennuyeux dans sa simplicité. Vous savez que nous attelons nos chiens deux à deux, à la daumont, le long d'une corde faite de peau de lion marin, dont l'une des extrémités est attachée à l'avant du traîneau et l'autre au harnais du *leader*. De cette façon, un attelage de neuf chiens présente l'aspect suivant: deux files indiennes de quatre chiens chacune placées de chaque côté d'une corde avec le *leader* en avant, seul, à l'extrémité de la corde. Par suite du choc, la susdite corde s'était brisée et la moitié de son attelage, avec le *leader*, gambadait maintenant sur le sentier tout heureux de n'avoir plus le traîneau à tirer. Naturellement leur allure s'était accrue en raison directe de la diminution du poids du véhicule qui pour le moment égalait 0.

Que faire ?

J'avais devant moi une course de 75 kilomètres à fournir avant d'atteindre un abri où je pourrais me réfugier pour la nuit; impossible de couvrir cette distance avec seulement quatre chiens sans *leader* pour les diriger et un traîneau très chargé. D'un autre côté, je devais à tout prix ressaisir les fuyards; autrement le *leader* probablement ferait demi-tour à droite et retournerait à Mary's Igloo (à 90 kilomètres de la côte), me laissant débrouiller comme je pourrais.

En dix secondes je me débarrassai de mes vêtements de fourrure, malgré le froid et la bise qui soufflait et, encourageant de la voix mes quatre fidèles toutous, nous voilà partis. Mes braves caniches, voyant leurs compagnons s'en

donner à coeur joie devant eux sur le sentier, tirent de leur mieux. Mais les autres, me sentant sur leurs talons et grisés d'un liberté aussi soudaine qu'inaccoutumée, galopent sans aucun scrupule, et la distance entre eux et moi augmente de minute en minute. Ils sont bientôt à plus d'un demi-kilomètre en avant. J'arrête net mes quatre courriers et le traîneau, j'invoque mon bon Ange, je promets une messe aux âmes du Purgatoire, et je me mets à siffler de toute la force de mes poumons. Il faut vous dire que j'ai une façon de siffler, une espèce de sonnerie d'appel, dont je me sers pour rassembler mes toutous. A peine ai-je fini, que je vois mon *leader* Spat s'arrêter, puis tourner la tête de mon côté.

Je répète la sonnerie et, sans hésiter, l'intelligente bête fait volte-face, et à triple galop me rejoint sur le sentier. Vous dire combien il fut caressé et complimenté, et en anglais, et en français, et en esquimeau, prendrait trop de temps.

* * *

Je réparai la corde rompue et bientôt nous repartions pour le détroit de Behring.

Bien loin à l'horizon, je pouvais apercevoir de temps en temps, à travers la neige soulevée par la bise, un cap où la chaîne de montagne semble s'être effondrée dans la mer. Il était midi passé quand je l'atteignis.

Là j'arrêtai mon attelage sur un immense *iceberg* légèrement incliné et protégé du vent. Mes chiens se couchent sur la glace et lèchent leurs pattes couvertes de neige.

L'exercice du matin, une course de 40 kilomètres au mi-

lieu d'un
petit sac,
ves : pain
momètre
de mon
faire que
réchauffa
lument ni
torchon.
che, puis
de faire m
un foyer
pératures
assure qu'
ciée ! Tant
Bon Dieu
prendrait
Mes grâc
le signal d

A mon si
vements, se
tres chiens
neau glisse
sur l'*iceberg*
entre eux d
l'arrière, je
je manoeuvr

lieu d'un chaos de glaçons, m'a donné de l'appétit. D'un petit sac, je tire un morceau de pain et une boîte de conserves : pain et conserves sont aussi durs que la pierre ; le thermomètre doit marquer environ 35° au-dessous de 0°. A l'aide de mon couteau je parviens pourtant à détacher de quoi faire quelques bouchées. Le menu n'est pas précisément réchauffant : le pain, le fromage, la viande gelée n'ont absolument ni goût ni saveur ; autant vaudrait mâcher un vieux torchon. Tout d'abord il faut les faire fondre dans la bouche, puis mastiquer fortement avant d'avaler. Pas moyen de faire même une tasse de thé : je n'ai ni pierre pour bâtir un foyer ni bois à brûler. Cependant, par de basses températures comme celle que nous avons à l'Alaska, je vous assure qu'une tasse de thé bien chaude est vivement appréciée ! Tant de personnes gaspillent le pain quotidien que le Bon Dieu leur donne ; un petit voyage à l'Alaska leur apprendrait à être satisfaites à moins de frais.

Mes grâces une fois dites, je ferme mon petit sac et donne le signal du départ : la halte a duré une demi-heure.

* * *

A mon signal, mon *leader*, qui ne perd aucun de mes mouvements, se détend comme un ressort. Derrière lui les autres chiens donnent un vigoureux coup de collier et le traîneau glisse vivement sur la pente de l'*iceberg* pour rebondir sur l'*iceberg* suivant à travers une profonde crevasse laissée entre eux deux, et ainsi de suite pendant des kilomètres. A l'arrière, je joue des pieds et des mains ; je cours, je saute, je manoeuvre le frein, je glisse, je m'arcboute, je me pen-

che tantôt à droite, tantôt à gauche, pour maintenir le véhicule en équilibre.

Après avoir contourné le cap, une ligne de montagnes court le long de la côte, formant de hautes falaises. Les pics se succèdent, entrecoupés de vallées étroites et profondes; pas le moindre signe de végétation.

Vers quatre heures, j'aperçois dans le lointain la cabane où je passerai la nuit. Les chiens l'ont déjà sentie; mon *leader* dresse les oreilles et à son signal l'attelage presse l'allure.

* * *

Dès que nous sommes arrivés, le propriétaire de la cabane m'aide à dételer les coursiers que nous attachons dans une espèce d'étable; le traîneau reste au-dehors. Je m'installe près du feu sur la meilleure chaise de la maison, que le maître de céans m'offre avec son sourire le plus aimable quand il a reconnu qui je suis. A l'Alaska, le seul signe auquel on peut distinguer un prêtre catholique est son col romain; c'est la seule partie du costume ecclésiastique dont nous nous servions.

Après un frugal souper arrosé d'une tasse de thé bien chaud, mes patenôtres dites, je m'enveloppe dans mes fourrures, et bientôt, bercé par le bruit de la tempête qui mugit au dehors, je m'endors du sommeil du juste, mais d'un juste qui a 75 kilomètres dans les jambes. Je vous assure que, dans l'espèce, cet exercice de mon appareil locomoteur aida fortement ma justice à produire le sommeil inaltérable, apanage en ce bas monde des coeurs innocents.

Lorsqu
pendant
bellir. A
de 0°; ce
en quelq
cé jusqu'
obscurcit
age dans
mes touto
chiens de
ment com
De retou
“ — Il
“ — Mo
fler depuis
tre semain
Le premier
Voilà un
Behring es
Pourtant
cabane ind
troit de Be
Candle sur
détroit de I
près de 500
ne cesse de

* * *

Lorsque je me levai le lendemain matin, je constatai que, pendant la nuit, la tempête n'avait fait que croître et embellir. Au dehors, le thermomètre marquait 32° au-dessous de 0°; cela ne me gênerait guère, mais la bise est terrible : en quelques minutes, malgré mes fourrures, je me sens percé jusqu'aux os ; autour de moi la neige tourbillonne et obscurcit l'atmosphère. Impossible de poursuivre mon voyage dans des conditions pareilles. Je vais à l'étable visiter mes toutous ; je suis reçu par de généreux hurlements (les chiens de l'Alaska n'aboient pas ; ils hurlent lamentablement comme font les loups au fond des grands bois).

De retour à la cabane, j'interroge mon hôte :

“ — Il y a eu beaucoup de tempêtes ces temps derniers ?

“ — Mon Dieu, oui, Père ; l'ouragan n'a cessé de souffler depuis vingt-neuf jours. Je n'ai pu sortir durant quatre semaines ; il était impossible de se guider au dehors. Le premier jour passable a été hier. ”

Voilà une réponse consolante ! Cette côte de la mer de Behring est l'abomination de la désolation.

Pourtant je ne puis me résoudre à m'enfermer dans cette cabane indéfiniment. A tout prix je dois atteindre le détroit de Behring avant demain soir. J'ai promis d'être à Candle sur l'Océan arctique pour les fêtes de Pâques, et du détroit de Behring à Candle, il y a une petite excursion de près de 500 kilomètres ! Les heures passent et l'ouragan ne cesse de mugir.

* * *

Enfin, vers deux heures de l'après-midi, quelque chose comme une éclaircie se dessine sur la côte. En moins d'un quart d'heure, les chiens sont attelés, le traîneau paqueté, et me voilà reparti à travers les *icebergs*. Hélas ! l'éclaircie en question n'était qu'un trompe-l'oeil. Je n'ai pas fait six kilomètres que je me trouve en pleine tempête, aveuglé par la neige, à peine capable de me diriger. Mes chiens luttent bravement contre la tourmente qui les cingle. De temps en temps j'arrête mes trotteurs pour leur donner le temps d'enlever avec leurs pattes les glaçons qui se forment sur leurs paupières.

Autour de moi, les *icebergs*, enveloppés dans les tourbillons de neige, apparaissent semblables à de gigantesques spectres qui s'apprêtent à écraser le pauvre petit voyageur perdu au milieu de ce labyrinthe de mort. Comme l'homme est petit au milieu de la nature déchaînée ! Pas à pas, toujours luttant, à travers les amoncellements de glace, nous atteignons enfin le camp esquimau : il fait presque nuit.

* * *

Au son des grelots de mon attelage, hommes, femmes, enfants dégringolent, ou pour mieux dire glissent des pentes de la falaise où se trouvent leurs cabanes, et me voilà bientôt faisant une entrée triomphale tout au moins tumultueuse.

A peine ai-je salué ces braves gens que de tous côtés m'arrivent des avertissements :

“ — Vite, Père, vite.

“ — Vite, quoi ?

“ — Mais oui, votre joue droite !

“ — I
— “ — I
“ — A
Je n'a
boréenne
tive. Je
endomma
terai la m
n'est pas
J'arrê
catholique
traîneau
sur le plan
phoque d
sommets in
c'est la fa
bustible fa
jusqu'à 10
morceaux
Puis, ap
famille je
le plancher
Le lenden
qui tous re
contents d'a
partir le jo
Mary's Iglo

“ — Ma joue droite! Eh bien ?

— “ — Elle est en train de geler.

“ — Ah! pas possible ”

Je n'avais rien senti. Il faut vous dire que la bise hyperboréenne est si âpre qu'elle vous enlève toute faculté sensitive. Je frotte vigoureusement avec de la neige l'endroit endommagé; mais le remède est venu trop tard, et je porterai la marque de cette morsure pendant plusieurs mois. Ce n'est pas la première, et sûrement ce ne sera pas la dernière.

J'arrête mon attelage en face de l'*igloo* de l'un de mes catholiques. En un clin d'oeil, les chiens sont dételés, le traîneau déchargé et remisé. Bientôt je me trouve assis sur le plancher de l'immeuble, en face d'un plat d'huile de phoque d'où émergent de petits tas de sciure de bois; les sommets imbibés d'huile brûlent comme des veilleuses; ici, c'est la façon dont on se chauffe... plus ou moins; le combustible fait complètement défaut, et les Esquimaux vont jusqu'à 10 ou 15 kilomètres le long de la côte chercher les morceaux de bois que la mer rejette parfois sur la grève.

Puis, après avoir récité le chapelet avec mon hôte et sa famille je m'enfonce dans mon sac de fourrure, étendu sur le plancher.

Le lendemain, je dis la messe pour mes braves Esquimaux qui tous reçurent la sainte communion. Comme ils étaient contents d'avoir le Père au milieu d'eux! Hélas! je dus repartir le jour même pour l'Océan arctique en passant par Mary's Igloo, que j'atteignis sans encombre.

* * *

Tous les jours, à la Sainte Messe, les missionnaires de l'Alaska récitent l'oraison de la messe *de propagatione fidei* et de tout coeur demandent à Notre-Seigneur de leur envoyer quelques secours : "*Mitte quaesumus, Domine, operarios in messem tuam!*" Joignez vos prières aux nôtres, je vous en conjure, afin que le Bon Dieu prenne en pitié les pauvres Esquimaux.

CINQ M

C'ET.
ph
Guayaqui
Mgr Sc
gés, crut c
il arriva à
Tout le
indigènes,
Rocafuerte
et les Soet
vent, aban
une terre
Retirés r
de St-Que

COLOMBIE

LES ANDES

CINQ MOIS DANS LES FORETS VIERGES DU CAQUETA

Journal d'un Missionnaire

I. — Vers la Cordillère

C'ETAIT en 1895, la révolution avait pleinement triomphé dans le diocèse de Portoviejo. Alfaro, maître de Guayaquil, marchait vers Quito.

Mgr Schumacher, menacé personnellement par les insurgés, crut devoir quitter son diocèse. A travers mille périls, il arriva à Quito et passa de là dans la Colombie.

Tout le clergé de Manabi, sauf deux ou trois prêtres indigènes, fut dispersé. Les Bénédictines de Jipijapa, de Rocafuerte et de Calcetta, les Franciscaïnes de Santa Arex et les Soeurs de Charité de Pirtoviejo quittèrent leur couvent, abandonnèrent leurs classes et cherchèrent ailleurs une terre plus hospitalière.

Retirés nous-mêmes à Bahia, chez les PP du Sacré-Cœur de St-Quentin, après avoir vu notre couvent de Jipijapa

cerné par les révolutionnaires, nous résolûmes, avant de nous déterminer à abandonner définitivement le diocèse de Manabi, de revoir notre évêque pour connaître ses intentions.

Persuadés que les villes de la Cordillère résisteraient aux insurgés plus que les villes de la côte, nous étions convaincus que notre évêque devait être à Quito. Mais nous ne pouvions nous y rendre par l'intérieur, infesté de bandes armées; notre itinéraire était donc tout tracé par Tumaco, Tuquerres, Tulcan, Harra.

Nous nous embarquâmes dans les premiers jours de septembre 1895, sur le vaisseau anglais *Manavi*, portant le courrier de Panama à Guayaquil; il s'arrêtait à Tumaco.

Le lendemain nous étions à Esméraldas, après avoir eu le temps, pendant ce court trajet, de faire connaissance avec un vieux révolutionnaire, Andradés, qui avait pris part dans sa jeunesse, à la conspiration ourdie contre Garcia Moreno. Il allait maintenant révolutionner l'intérieur et faciliter aux troupes insurgées l'occupation de la capitale.

A Esméraldas, le premier des ports de la côte Equatorienne, nous passons la nuit en rade.

* * *

Une grande *lancha*, ancrée et parfaitement close dormait dans le port. Personne ne paraissait autour ni à l'intérieur. Lorsque la nuit fut avancée et que tout sur le vaisseau paraissait reposer, nous le vîmes se mouvoir et accoster notre navire qui de ses flancs sortit sans bruit de nombreuses caisses d'armes et de munitions. La *lancha* étant bien chargée s'enfuit et ne reparut plus.

A Es
voyage.
fimes bi
Le pl
Il était
ravant,
l'Equat
avait ar
der la p
nom des
jours ap
ment et
lutionnai
L'autr
m'était p
figure de
ravant.
Cet hon
dans l'ar
l'importai
Lorsque la
portes au
livrât la p
mépris. S
franchi au
dysenterie
Son seco
gent et livi

* * *

A Esméraldas montèrent deux nouveaux compagnons de voyage. A la table des officiers où nous mangions nous fîmes bien vite connaissance.

Le plus jeune était consul des Etats-Unis à Esméraldas. Il était d'origine française. Lorsque, quelques jours auparavant, le *Cotopaxi*, unique vaisseau de guerre que possédât l'Equateur, se présenta dans le port d'Esméraldas, qui avait arboré le drapeau de la révolution, et voulut bombarder la petite ville, le consul, ce jeune homme, protesta au nom des Etats-Unis, et empêcha le bombardement. Quelques jours après, l'équipage du *Cotopaxi* trahissait le gouvernement et dans le port de Bahia livrait le vaisseau aux révolutionnaires.

L'autre, le plus âgé, qui portait environ quarante ans, ne m'était pas tout à fait inconnu. J'avais vu ailleurs sa bonne figure de militaire. C'était au port de Bahia 15 jours auparavant.

Cet homme, A. Ricaldès, Colombien d'origine, était coloné dans l'armée Equatorienne et commandait énergiquement l'importante place de Babahoyo, clef de la Cordillère. Lorsque la révolution éclata et que Guayaquil eut ouvert ses portes aux insurgés, on lui offrit 30,000 francs pour qu'il livrât la place et passât lui-même à l'ennemi. Il refusa avec mépris. S'il n'eût été malade, Alfaro n'aurait peut-être pas franchi aussi facilement la Cordillère; mais une terrible dysenterie vint presque l'anéantir.

Son second, ayant moins de scrupules que lui, prit l'argent et livra la place et la garnison aux insurgés. Ricaldès

eut à peine le temps de se sauver chez le consul du Chili. Ce dernier lui obtint un sauf conduit pour gagner la Colombie.

“ — Mais, lui dis-je, pourquoi ce long retard à Esmeraldas? Une reprise de la dysenterie vous a-t-elle obligé d'interrompre votre voyage? ”

“ — Non, me répondit-il; mais mon passage avait été sûrement signalé, car à peine le vaisseau stoppait-il pour débarquer ses marchandises, qu'une douzaine d'hommes armés montaient librement sur le pont, et, malgré mes protestations, avec le consentement tacite du capitaine du vaisseau anglais qui ne fit rien pour me défendre, on m'emmenait prisonnier avec ma femme et deux petits domestiques. ”

Le but des violences exercées contre cet homme intrépide était de l'obliger à accepter un commandement dans l'armée de la révolution. Ne pouvant le déterminer et craignant l'intervention du Chili, ils le relâchèrent.

* * *

Le lendemain matin nous arrivâmes dans la baie de Tumaco. C'est là que nous devons prendre le bateau fluvial qui monte jusqu'à Barbacoas, qui est comme une des portes de l'intérieur, une des clefs de la Cordillère.

L'anse de Tumaco, sur les côtes de la Colombie, est délicieusement belle. Elle renferme quelques îlots plats, aux prairies verdoyantes, à la végétation luxuriante, où semblent se cacher timidement, loin des habitations des blancs, quelques cabanes d'indiens.

Le port est très peu de chose. Un village étendu sur la côte occidentale de l'île peuplé tout au plus de cinq ou six cents habitants.

M. le
repas au
excellen
troupes
initia au
la côte.
des nouv
cher étai
la révolu
Nous
comme u
d'une fa
anciennes

Enfin
avec joie
Le Mor
remontant
petit bate
réparation
obligés de
diens, au r
des souffra
qu'il faut
Nous n'e
fimes notr
l'espérer.

Très agré

M. le curé nous facilita un logement et nous prîmes nos repas avec l'abbé Villotta, qui était là en villégiature. Cet excellent ami, fils du général Villotta, qui commandait les troupes colombiennes stationnées sur la frontière, nous initia aux usages de la Cordillère, si différents de ceux de la côte. Son frère Léonidas, qui vint le voir nous apporta des nouvelles de l'intérieur. On avait su que Mgr Schumacher était sain et sauf à Quito; mais aussi que les troupes de la révolution s'approchaient de la capitale.

Nous passâmes à Tumaco la fête du 8 septembre. Là comme un peu partout, l'église en planches était ornée d'une façon criarde, à l'orientale, comme dans toutes les anciennes colonies espagnoles.

* * *

Enfin le bateau fluvial fut prêt, nous y prîmes place avec joie au milieu d'une douzaine de passagers.

Le *Morro* qui faisait le service de Tumaco à Barbacoas en remontant le Patia, le Télémbi, et l'Enbi, était un vieux petit bateau à roues. Il avait constamment besoin de réparations et assez souvent laissait en panne les passagers obligés de continuer leur navigation fluviale en *canoas* d'indiens, au milieu de périls sans cesse renaissants et de grandes souffrances, à cause du soleil et de l'immobilité forcée qu'il faut garder sur ces petites embarcations.

Nous n'eûmes aucun incident sérieux, de sorte que nous fîmes notre trajet plus rapidement que nous ne pouvions l'espérer.

Très agréable, les premiers jours, le voyage finit par deve-

nir monotone, car l'oeil se lasse de voir succéder sans fin des forêts vierges mirant dans l'onde du fleuve leurs arbres chargés de lianes et coupés, par intervalle, de quelques plantations de cannes à sucre, ou de bananiers d'où émergent quelques cases d'indiens couvertes de feuilles de palmier.

Le bateau était d'ailleurs si mal aménagé, si peu confortable : Les cabines étaient étroites, sales, les couchettes vides et des moustiques inlassables vous harcelaient sans cesse.

Le seul village un peu important que nous aperçûmes fut San-José, sur la rive gauche de Potia.

Enfin nous entrâmes dans le Telembi et bientôt se montraient les premières maisons de Barbacaos.

Nous allons frapper à la porte de M. le curé, qui nous offrit généreusement l'hospitalité et fut parfait de politesse et de courtoisie pendant les 4 ou 5 jours que nous restâmes sous son toit. Il fallait trouver des chevaux et, ce qui est encore plus difficile, des selles.

* * *

Barbacaos, qui peut avoir 6,000 habitants, ne vit que de son or, qui, du reste, est très estimé sur les grands marchés de Paris et de Londres. Cette petite ville est littéralement bâtie sur l'or. Ses rivières le roulent en assez grande quantité mêlé à du sable, et sur terre on trouve facilement de petits filons à la surface.

Mais l'or ne se mange point et Barbacaos ne produit que des bananes et du manioc, Tuquerres, dont nous aurons à parler, lui envoie : blé, maïs, avoine, anis, pommes de terre, fromage... et emporte de Barbacaos des conserves et d'autres produits qui viennent par le bateau.

Le S
trouve
de mes
vions e

Le n
n'atten
apprim
partime
bitants
fabriqu

Il y a
bonne q
fait un
dis qu'il
dos d'in

Nous I
route mo
rière nou
l'océan q
dressaien
franchir
chaient a
heures, at
dont nous

Les voy
cases deva
grande sy
et quelle a

Le Sr Dn Gusman voulut bien s'occuper lui-même de nous trouver des chevaux. Il m'offrit de nombreux honoraires de messes et nous embrassâmes notre hôte dont nous n'avions eu qu'à nous louer.

Le moment de monter à cheval était déjà venu, nous n'attendions que le guide, propriétaire de nos bêtes. Nous apprîmes qu'il était titubant dans la *funda* voisine et nous partîmes sans lui. L'ivrognerie est le grand défaut des habitants de la Cordillère, blancs et indiens. La boisson qu'ils fabriquent eux-mêmes avec des fruits est le guarapo.

Il y a loin de Barbacoas à Tuquerres, mais la route est bonne quoiqu'elle ne soit cependant pas carrossable. Il se fait un transit considérable d'animaux de toute sorte, tandis qu'il y a encore 15 ans tous les transports se faisaient à dos d'indien.

* * *

Nous partons après la messe, par un temps délicieux et la route montant toujours nous voyons se dérouler au loin derrière nous, d'immenses forêts, de grands et beaux fleuves et l'océan qui scintille comme une nappe d'argent. A l'est se dressaient les majestueuses Cordillères qu'il nous fallait franchir et dont les arêtes aiguës et les pics neigeux se détachaient admirablement sur l'azur du ciel. Vers les onze heures, au bord d'un ruisseau, nous goûtâmes aux conserves dont nous avions fait provision.

Les voyageurs que nous rencontrions ou les habitants des cases devant lesquelles nous passions nous témoignaient une grande sympathie. Je n'oublierai jamais avec quelle grâce et quelle affabilité de petits enfants, envoyés par leur mère,

vinrent plusieurs fois, durant ce premier jour de notre voyage, nous offrir des oeufs ou quelques bananes. Nous leur donnions des médailles; mères et enfants étaient enchantés.

Il était quatre heures à peine lorsque le soleil tout à coup se voila d'épais nuages. De larges gouttes de pluie commencent à tomber. Au détour du chemin nous aperçûmes à travers les arbres quelques cabanes. Nous résolûmes de nous y arrêter, car, par un temps pareil, il était impossible d'aller plus loin.

Nous demandâmes l'hospitalité à la première case de ce hameau, appelé à bon droit *Buena vista* (Bonne vue), et nous fûmes très cordialement reçus.

La cabane, faite de *palmiché* et de bambous, était très pauvre. Les braves gens qui l'habitaient firent flamber quelques morceaux de bois pour nous sécher et, pendant que nous récitons notre office, ils nous préparèrent un frugal repas.

Nous causâmes ensuite, admirant surtout un piano indigène dont nous ne soupçonnions pas l'existence à l'Equateur. La *marimba* (c'est ainsi qu'ils appellent cet instrument) se compose de tringles de bambous larges de deux doigts et disposées horizontalement sur deux bambous plus forts s'unissant en pointe. On produit en tapant dessus quelques notes de la gamme. Dans les réunions, cet instrument accompagne les danses et les chants.

Nos généreux hôtes nous cédèrent leur unique lit, fait de planches, mais couvert d'un *toldo* (moustiquaire), et nous passâmes fort bien notre première nuit.

Au matin, le temps était redevenu serein. Le paysage était ravissant; nous nous mîmes en route, vers les 10 heures, en

ayant
en plus
tout à

Nous
pas lon
ter à ch
aux pr
aux im
ficile en

Là s'é
pes enne
coas ne
des sold
forêts, o

Mon e
ducteur
compagn
rejoindre
à la porte

“ — D

monsieur

J'avais
était très
qui avait
une amabi

en me rec

Le lende

ayant toujours sur notre droite une immense vallée de plus en plus profonde. A mesure que nous montions, nous vîmes tout à coup se creuser un abîme sur notre gauche.

Nous nous arrêtâmes émerveillés. Le col à franchir n'était pas long ; mais il était si étroit que nous n'osâmes point rester à cheval et, après avoir admiré cette grandiose nature, aux profondeurs insondables, aux cascades gigantesques, aux immenses forêts, nous franchîmes à pied le passage difficile en tirant prudemment nos montures par la bride.

Là s'étaient rencontrées, lors d'une guerre civile, les troupes ennemies de Pasto et de Barbaçoas. Les gens de Barbaçoas ne purent défendre le col contre l'impétueux courage des soldats de Pasto. Ils furent vaincus et rejetés dans les forêts, où ils moururent de faim en grand nombre.

* * *

Mon cheval avait-il jeûné, était-il paresseux, son conducteur n'était-il pas assez habile, je ne sais ; mais mon compagnon me devança tellement que je dus renoncer à le rejoindre. Je m'arrêtai à une cabane de la route. Je frappai à la porte et demandai si on pouvait me recevoir.

— *Desmoute se senior* (Veuillez descendre de cheval, monsieur), me répondit une voix franche.

J'avais en la main heureuse. La famille qui se trouvait là était très honorable. Elle était alliée avec le fameux Sarasti, qui avait été généralissime des troupes colombiennes. Avec une amabilité d'autant plus grande qu'on fit une exception en me recevant, nous causâmes longuement.

Le lendemain, de grand matin, par un temps merveil-

sement beau, je pris congé de mes hôtes et après avoir passé sur un pont de pierre, chose rare en ces contrées, l'Enbi mugissant, j'arrivai au petit village d'Altaker. Il y a là une petite église, mais pas de paroisse, de sorte que je ne pus dire la Sainte Messe. Les Indiens Quaikers ne sont pas très éloignés. Ils vivent dans le forêt, se nourrissant de bananes et des produits de la chasse et de la pêche. Toutefois, ils élèvent une multitude de petits cochons dont ils vendent la graisse à Barbacoas. Ils vendent aussi leur fameux *guarape*, qui donne une odeur spéciale à ceux qui en font une grande consommation.

Parti pour Ricaurté vers 11 heures, j'arrivai à destination vers les 4 heures du soir et retrouvai là, avec plaisir, mon compagnon de route, qui m'attendait.

Le petit village de Ricaurté, avec son climat très agréable, fait encore partie de la *tierra caliente*, mais se ressent déjà du voisinage des hauts sommets de la Cordillère. Ses pics neigeux tempèrent la chaleur de son ciel. La population est moins apathique que sur la côte. On nous aménagea des lits fort sommaires, comme toujours, dans la salle basse du presbytère, M. le Curé étant encore absent.

En passant devant le *cabildo*, qui est à la fois mairie, prison, justice de paix, j'entendis une voix de femme qui appelait : " *Padrécito, padrécito* (petit père), écoutez-moi " et à travers les barreaux de fer d'un large judas, j'aperçus la tête d'une jeune prisonnière.

" — Délivrez-moi, je vous en prie, vous le pouvez, me disait elle, souriant quelque peu à travers ses larmes.

" — Je ne suis qu'un étranger de passage sans autorité.

" — Peu importe, on vous écouterà ; parlez, vous pouvez me délivrer, je vous en prie, vous le pouvez.

" —
" —
Je suis
" —
" —
petit en
de. "
L'alca
lui expo
" — J
lui dis-je
le pouve
D'après
neige, m
mauvais
avait été
Elle se
voyai che
" — P
tement, l
ton ména
La jeu
époux s'e
M. le c
son uniqu
brer la sai
" — Su
a une égli
reux de v
Nous p

“ — Pourquoi donc vous a-t-on enfermée ?

“ — Père, mon mari me battait, il me rendait la vie dure. Je suis partie. . .

“ — Y a-t-il longtemps que vous êtes là ?

“ — Depuis hier. . . mais je serais revenue. . . J'ai un petit enfant. . . Père, demandez au moins qu'on me le rende. ”

L'alcalde n'étant pas présent, je fis appeler le teniente et lui exposai en riant la requête de la prisonnière.

“ — Je n'ai aucun droit pour exiger sa mise en liberté, lui dis-je, mais vous me ferez plaisir de la relâcher si vous le pouvez sans blesser la justice. ”

D'après ce qui me fut dit, elle n'était pas blanche comme neige, ma protégée. Elle avait abandonné, pour suivre un mauvais drôle, son mari et son petit enfant. Le scandale avait été grand !

Elle se repentait, c'était beaucoup, me semblait-il. J'en voyai chercher son mari et il consentit à pardonner.

“ — Par cet acte de bonté, tu vas la reconquérir complètement, lui dis-je, et désormais tu peux avoir la paix dans ton ménage ”

La jeune prisonnière fut remise en liberté et les deux époux s'embrassèrent et regagnèrent leur demeure.

M. le curé avait emporté, dans sa visite chez les Indiens, son unique pierre sacrée, impossible par conséquent de célébrer la sainte messe le lendemain.

“ — Sur la colline à votre gauche, nous dit l'alcalde, il y a une église, vous pourrez y dire la messe, on sera très heureux de vous donner tout le nécessaire. ”

Nous partîmes aussitôt et à San Miguel, avec une très

grande bonne volonté on disposa tout pour la célébration de la messe. On y apporta même trop de zèle, car la petite cloche sous le porche de l'église, ayant été mise en branle, nos chevaux qui, tout harnachés mais légèrement dessanglés, paissaient à côté prirent peur et dans leur course folle éparpillèrent nos modestes bagages.

La petite église se trouva comble pour entendre la Messe.

En sortant de la chapelle, un grand nombre de personnes nous attendaient et, tandis qu'un des habitants nous emmenait chez lui pour nous héberger, il fallut subir un véritable siège de la part de ces braves gens ; ils voulaient nous retenir au milieu d'eux au moins encore le jour suivant, qui était un dimanche.

Pour plusieurs raisons nous crûmes devoir refuser, mais ce fut avec peine.

J'étais touché de l'accueil plein de respect, de déférence et de cordialité fait, en ma personne, au ministre de Dieu.

Nous passâmes près des *Salados* de San Miguel, d'où l'on extrait du sel excellent et en côtoyant, quelque temps le rio Guabo qui prend naissance dans les *Paramos* de l'Azufra, nous nous dirigeâmes vers le village de Piedra Ancha.

* * *

Le lendemain était notre quatrième jour de voyage.

A mesure que nous gravissons les con reforts d' Cordillères, les pentes des montagnes deviennent moins boisées ; le roc nu se montre souvent ; les ruisseaux se précipitent avec fracas au milieu des blocs entraînés.

La température n'est plus suffocante et les Indiens qu'on

rencont
" Blanc
Les ma
chaleur
soir.

Le ch
ment ra
bre frui
plus d'a
nes à su
à une co

Le pe
au pied
de végét

Jusqu
ou de ba
pas de m
sol ; il est
drillos or
fois et cu
relé de p

cloisons s
Les énor
chaudes
plus fait
végétal, i
feuille de
qui vient
froid, pla
raison, ell

rencontre sont mieux vêtus que ceux de la côte. Les "Blancs", comme on dit ici, portent le *puncho* de laine. Les matinées et les soirées sont plutôt froides; toutefois la chaleur est forte de neuf heures du matin à cinq heures du soir.

Le changement de climat amène peu à peu un changement radical dans la végétation. De nouvelles espèces d'arbre fruitiers se montrent. On ne voit plus ceux de la côte: plus d'ananas, plus de bananiers, ni d'orangers, ni de cannes à sucre. — Encore quelques heures et nous allons assister à une complète transformation de toutes choses.

Le petit village de *Piedra Ancha* (large pierre) est bâti au pied d'un immense contrefort des Cordillères dépourvu de végétation.

Jusqu'ici les maisons étaient partout faites de planches ou de bambous sur pilotis; mais à *Piedra Ancha* il n'en est pas de même. Le climat est ici plus sain, on construit sur le sol; il est plus froid, aussi les murs sont ils faits de gros *ladrillos* ou briques de terre mêlée de paille hachée quelquefois et cuites au soleil. L'intérieur des habitations est carrelé de petites briques cuites comme celles d'Europe et les cloisons sont faites de bambous pleins et enduits de terre. Les énormes bambous creux ne croissent que dans les terres chaudes (*tierras calientes*). Le couvert des maisons n'est plus fait de feuilles de *tagua*, palmier qui donne l'ivoire végétal, il a disparu, mais elles sont couvertes avec de la paille de *paramo*. C'est une graminée fine, longue, drue, qui vient en touffes épaisses et abondantes sur les hauts et froids plateaux des Cordillères. On la coupe avant sa floraison, elle dure bien une douzaine d'années.

Le curé du village était absent; on l'avait appelé auprès d'un malade sur les hauteurs; il ne devait rentrer que le lendemain. Nous fûmes bien reçus par ses deux soeurs. Elles nous aidèrent de leurs conseils et de leurs mains dans la confection des effets indispensables pour gravir les sommets des Andes, franchir les *Paramos* et arriver aux plateaux où sont parsemées les villes de l'intérieur, au pied des énormes masses couvertes de neige ou couronnées d'un volcan, qui surgissent, colossales, du centre de ces plateaux.

“ — Vous aurez du givre, de la neige, un vent glacé, nous dirent-elles. Il faut chercher vos habits d'hiver.

“ — Un manteau ne suffirait-il pas? Le passage du *Paramo* ne peut pas être bien long!

“ — Il durera plusieurs heures et, comme vous venez de la côte, deux heures de grand froid suffiraient pour vous rendre malades, peut-être mortellement. ”

Bas, tricots, culottes d'hiver, il fallut tout chercher et pardessus mettre encore un *puncho*. Nous n'avions pas de *puncho*; mais on en eut bien vite fabriqué un. Nous possédions chacun une couverture de voyage à carreaux sombres, nous la portions pliée en quatre sur notre selle. Nous l'entendîmes par terre et, au milieu, une fente assez grande pour laisser passer notre tête fut fabriquée. Nous nous trouvâmes fort drôles lorsque nous nous vîmes recouverts de ce *puncho* de première qualité, qui certainement fit l'envie de plus d'un.

Pendant que les bonnes soeurs de M. le Curé donnaient à la hâte quelques coups d'aiguille à nos habits d'hiver, la visite du jardin du presbytère nous ménagea l'agréable surprise de contempler les fleurs d'Europe, que nous n'avions

pas rev
l'Equa
jouirn
patrie

La vi
nous pr

“ —
d'orgue
porte d

“ —
vous co

ter jusq
“ —
fait ici

pause.
“ — V
“ — N

ne d'ici.
“ — I
le voir f

“ — M
jouera p
Nous r

gissait au
quée tier
Le mat

plaçant p
sée de l'o

pas revues depuis que nous habitons les côtes brûlantes de l'Equateur. Roses, pensées, marguerites géraniums... réjouirent agréablement nos yeux et nous rappelèrent la patrie lointaine.

* * *

La visite à la bien pauvre église de Piedra Ancha devait nous procurer aussi une surprise.

“ — Nous avons un orgue, me dit, avec un sentiment d'orgueil qu'il ne put cacher, le sacristin en ouvrant la porte de l'église.

“ — Un orgue, lui dis-je, mais c'est une merveille, il a dû vous coûter bien cher, et pour l'acheter et pour le faire porter jusqu'ici ?

“ — Oui, Père, Piedra-Ancha a un orgue, et un orgue fait ici ajouta solennellement le sacristain après une petite pause.

“ — Vous avez donc des étrangers qui habitent le pays ?

“ — Non, mon Père, l'orgue a été fait ici, par une personne d'ici.

“ — Il n'en a que plus de valeur, lui dis-je. Pourrais-je le voir ?

“ — Mais certainement, demain en votre honneur, on le jouera pendant votre messe. ”

Nous reposâmes bien, la nuit était fraîche, le torrent mugissait au bas de la montagne, le souvenir de la patrie, évoquée bien souvent, voltigeait agréablement autour de nous.

Le matin au petit jour, à six heures, j'étais à l'autel remplaçant pour la messe paroissiale M. le Curé absent. La pensée de l'orgue était bien loin, puisque je tressaillis en enten-

dant les sons aigus et criards de l'instrument fameux dont on m'avait parlé la veille. " Malgré tout, pourquoi, me dis-je, ces braves gens ne seraient-ils pas fiers de posséder seuls ce que tant d'autres leur envient ? "

Nous achevions de prendre notre petit déjeuner précédant le départ, lorsque le fils du propriétaire de nos chevaux vint nous rejoindre. Cet enfant de 12 à 13 ans nous accompagna jusqu'au terme de notre voyage et nous n'eûmes qu'à le féliciter de sa docilité et de son amabilité pleine de prévenances.

* * *

A sept heures nous partons, nous laissons derrière nous dans la buée du matin que le soleil commençait à dissiper, la longue et disgracieuse église, son clocher court, et le petit village tout rose aux premiers feux du jour. Nous montons; les jardins disparaissent, puis les grands arbres et puis bientôt toute végétation.

Nous sommes en plein Paramo, et la tempête nous assaille. Un vent glacé nous cingle le visage et bientôt la neige et le givre tombent en abondance. Que nous sommes heureux d'avoir nos habits chauds et nos grands *punchos* tombant sur nos genoux, nos jambes, nos picds. Nous nous couvrons la tête pour garantir notre visage et nous laissons aller nos chevaux comme ils veulent sur la route.

Enfin, nous descendons la crête dentelée de roches nues, nous sortons de la bourrasque, le soleil reparait, la végétation recommence et bientôt se montrent les vallées ondulées pleines de culture.

Il est midi passé, nous cherchons un endroit abrité et, pen-

dant q
repas.
che d'
au mil
seau q
de neig
sortaie
des An
Nous
mes de
des pra
les haie
placées
tées, les
verts de
les, lest
cieux bo
" — J
lard.
" — J
" — A
" — A
" — C
nous rev
" — M
" — I
s'enfuir.
Evider
Portovié;
" — No
savez-vous

dant que nos chevaux se reposent, nous prenons notre petit repas. Quels accents de remerciements sincères, le patriarche d'Assise n'aurait-il pas trouvé pour ce repas frugal pris au milieu de cette nature grandiose, aux bords d'un ruisseau qui devenait un fleuve, à la vue des sommets couverts de neiges éternelles, aux pieds de roches majestueuses d'où sortaient comme d'une ruche immense les grands condors des Andes !

Nous eûmes presque le mal du pays quand nous aperçûmes des champs de blé, de seigle, de pommes de terre, et des prairies comme celles de chez nous. Il ne manquait que les haies d'aubépine, de sureau, de lilas. Elles étaient remplacées par les rosiers, les fuchsias et, dans les collines abritées, les daturas à grandes fleurs. Au près des villages couverts de chaume, les hommes jouaient avec de grosses boules, lestes à quitter le jeu pour venir nous porter un gracieux bonjour.

“ — Etes-vous l'évêque que l'on attend ? nous dit un vieillard.

“ — Mais non. Quel est cet évêque qui s'est annoncé ?

“ — Aucun.

“ — Alors, je ne m'explique pas . . .

“ — C'est un bruit qu'ont répandu quelques-uns d'entre nous revenant de l'Equateur.

“ — Mais ont-ils dit d'où venait cet évêque ?

“ — De la côte, paraît-il, la révolution l'aurait obligé de s'enfuir. ”

Evidemment il s'agissait de Mgr Schumacher, évêque de Portoviejo.

“ — Nous allons rejoindre cet évêque à Quito dîmes-nous, savez-vous quelque chose de la guerre ?

“ — Non, répondit l'homme, si ce n'est que ça ne va pas mieux. ”

Nous continuâmes notre route, songeurs, et arrivâmes sur le soir à Tuquerres. L'une des premières personnes que nous rencontrâmes fut notre confrère, l'aobé Videns, qui nous avait précédés de quelques jours. Il était couvert d'un immense *puncho* de laine bleu. Nous nous saluâmes par un non moins immense éclat de rire.

Il nous conduisit au couvent des RR PP. Capucins où nous fûmes reçus comme des frères.

II. — Dans la Cordillère.

Les grands plateaux des Cordillères sont généralement agréables.

Coupés de vallées profondes où prennent naissance de grandes rivières, d'autre part hérissés de majestueux sommets où scintillent des neiges éternelles, ils offrent tous les climats.

La température saine, un peu vive, donne aux habitants de ces montagnes une activité et une endurance qu'on ne trouve pas chez les habitants de la côte.

La diversité des climats amène la diversité de productions, et comme les relations avec la côte sont difficiles et coûteuses, parce qu'il y peu de moyens de transport, les produits devant s'écouler presque sur place, la vie est à très bon marché, quoi qu'il n'y ait pas beaucoup de richesse.

Les transports se font à dos de mulet et plus encore à dos d'homme. Les indiens surtout s'emploient à ce genre de travail, beaucoup plus qu'à la culture, qui n'est presque pas rétribuée.

* * *

Dans
que peu
ou moi
Indiens
ment re
retard
bassins

Les p
plées de
du clim
breux su
comme
Quito es
cans, do
du Chile
pentes d
Puracé
cendres.

rarement
adopté d

Les po
je n'ai en
toisie L
peut se c
caractère

La reli
sur la côt
tiens sont
Les grand
usages fra

Dans les grasses vallées se trouvent de grandes *haciendas* que peuplent quelquefois plusieurs milliers d'Indiens, plus ou moins dépendants du propriétaire de l'*hacienda*. Ces Indiens des haciendas et de l'intérieur sont malheureusement restés dans une grande ignorance et presque aussi en retard au point de vue religieux que les Indiens dans les bassins de l'Amazone ou de l'Orénoque.

Les plateaux des Cordillères sont les parties les plus peuplées des Républiques Américaines à cause de la salubrité du climat. Malheureusement les volcans sont très nombreux sur ces chaînes. Presque chaque ville repose anxieuse, comme Naples, auprès d'un de ces redoutables monstres. Quito est comme entouré d'une sinistre couronne de volcans, dont le principal est le Pichincha. Tulcan est auprès du Chiles, Ipiales aux pieds du Cumbal. Tuquerres sur les pentes de l'Azufra, Pasto à peu de distance du Galéras et le Puracé couvre de temps à autres Popayan d'une couche de cendres. Les tremblements de terre y sont fréquents, mais rarement dangereux, à cause du mode de construction adopté dans ces pays.

Les populations sont généreuses et hospitalières et jamais je n'ai eu à me plaindre d'un manque d'égards ou de courtoisie. Les étrangers sont bien reçus et le Français surtout peut se considérer un peu comme chez lui, car on a un caractère franc, généreux et débonnaire.

La religion est en grande estime dans ces montagnes et si, sur la côte de l'Equateur et de la Colombie, les bons chrétiens sont rares, c'est absolument l'inverse dans l'intérieur. Les grands séminaires sont florissants, dirigés tous selon les usages français par des congrégations religieuses. Les voca-

tions, si rares sur la côte, sont nombreuses dans la Cordillère et les couvents de toute sorte se recrutent bien, sont édifiants et rendent les plus grands services.

Cela dit, revenons à notre récit.

* * *

Les RR. PP. Capucins avaient été mis au courant de tout ce qui était arrivé à Manobé, dans le diocèse de Portoviéjo, où se trouvaient deux Pères et deux Frères de leur ordre, peut-être de leur maison.

Nous leur exposâmes le but de notre voyage: voir Mgr Schrmacher, qui devait être arrivé à Quito. Comme ils n'avaient pas de nouvelles précises, ils nous engagèrent à continuer d'abord notre course.

Nous parlâmes des questions qui nous avaient été faites en chemin et, comme tous les jours des nouvelles contradictoires arrivaient de l'Equateur, nous attendîmes.

Le surlendemain, on apprenait que les troupes de la Révolution étaient rentrées à Quito.

Il fut alors décidé que M. Videns et moi, nous irions au devant l'Evêque pour l'informer de tout ce qui était arrivé dans son diocèse après son départ, et lui offrir l'hospitalité de la part des bons Pères capucins.

* * *

Le 28 août, nous partîmes donc pour Tulcan qui est la première ville de l'Equateur sur la frontière de la Colombie.

Nous descendîmes de Tuquerres dans les magnifiques plaines où s'étendent parmi les touffes de verdure, des villages nombreux: Flores, Saponis, etc. Nous les franchîmes

au galop de nos chevaux. Nous longeâmes ensuite pendant longtemps les pentes du Cambal, formant avec l'Azufra au nord une délicieuse vallée et nous nous engageâmes enfin dans des gorges étroites et profondes.

Les chemins sont alors comme des lits de torrent et deux cavaliers ne peuvent passer de front entre les murs perpendiculaires qui s'élèvent de chaque côté. Avant de s'engager dans ces étroits sentiers défilés, il faut crier afin de savoir s'il s'y trouve déjà quelqu'un et attendre, car il n'y a pas de moyen de mettre pied à terre ni de redresser chemin. Quant aux endroits de garage, ils sont bien rares.

Ces pentes rapides nous conduisirent au Guaitara, qui est formé de plusieurs torrents prenant leur source sur une pente du Cambal couvert de neige. Cette rivière, qui, sur la longueur de quelques kilomètres, sert de limite entre la Colombie et l'Equateur, coule dans un lit encaissé et profond dont le seul aspect donne le vertige. Nous débouchâmes tout à coup sur les bords escarpés de ce fameux torrent. Il était traversé par un pont de bois qui ne mesurait pas deux mètres de largeur et n'avait pas de garde-fous.

“ — Ne vous hasardez point à passer à cheval sur ce pont, nous avait dit un Père à notre départ. Descendez de cheval et passez devant, de crainte qu'il ne vous arrive, comme à plusieurs, de rouler dans le précipice, car sachez bien qu'une fois sur le pont, vous ne pourrez ni descendre de cheval, ni retourner en arrière. ”

Certes le conseil était bon,

Mes cheveux, après dix ans, se dressent encore sur ma tête quand je songe au danger que je courus en ne le suivant pas. Mon cheval s'engageant résolument sur l'étroite passerelle,

je le laissai faire ; mais voilà qu'au milieu il s'arrête, regardant à droite et à gauche dans l'abîme. Mon sang se glaçait dans mes veines. Mais je ne fis pas un geste, je ne l'excitai en aucune manière et, au bout de quelques secondes d'hésitation qui me parurent un siècle, la bête continua son chemin.

Arrivé de l'autre côté du Guaitara, je remerciai Dieu de m'avoir arraché au péril et essayai patiemment la bordée de reproches que m'envoya mon compagnon de voyage. L'ayant bien méritée, je ne songeai pas à me défendre.

* * *

Nous arrivâmes à Tulcan bien avant la nuit et nous nous rendîmes au couvent des capucins, où nous eûmes, hélas ! la confirmation des nouvelles si mauvaises qu'on avait apprises vaguement à Tuquerres et qu'on se persuadait être fausses.

Alfaro et les troupes révolutionnaires avaient pleinement triomphé. L'audace, la trahison, tout les avait servis pour escalader les Andes et arriver sous les murs de Quito.

Monseigneur l'évêque de Portoviejo, prévoyant ce fatal dénouement, avait fui à temps.

— Avant-hier, nous dit-on, Mgr Schumacher était encore ici, il est parti pour Ipiales avec les prêtres de Manabé qui l'accompagnaient.

— Pourquoi donc cette précipitation ? dites-nous. Les insurgés sont-ils déjà maîtres de la capitale ?

— Oui, très probablement, à l'heure qu'il est. Et Monseigneur, depuis longtemps en chemin, vous le savez, avait hâte, pour jouir un moment de repos, de mettre la frontière entre lui et l'Equateur en insurrection.

“ —
bonne ?
“ —
“ —
arriver
“ — C
pour vou
rez avec
ner.
“ — P
et rester
“ — N
ment moi
devant la
En effe
jets étaien
cette nuit

La peti
8,000 à 10
bâtie Les
blissement
avaient co
saient pou
dimanches
Les Tul
audacieuse
tribu d'In

“ — Voilà longtemps qu’il est errant, sa santé est-elle bonne ?

“ — Excellente, et ses compagnons vont aussi très bien.

“ — Ipiales n’est pas très loin. Avons-nous le temps d’y arriver ce soir ?

“ — Oui, vous l’auriez sans doute; mais vous allez rester pour vous reposer et ne partirez que demain. Vous y trouverez avec certitude Monseigneur, qui se propose d’y séjourner.

“ — Puisqu’il en est ainsi, nous allons suivre vos conseils et rester au milieu de vous.

“ — Nous n’avons jamais le confortable, mais en ce moment moins encore que jamais, car nous commençons à fuir devant la Révolution. ”

En effet, des caisses déjà pleines de livres et d’autres objets étaient prêts à être chargées sur des mulets qui allaient, cette nuit même, les porter à Ipiales ou à Tuquerres.

* * *

La petite ville de Tulcan, capitale du Carchi, compte de 8,000 à 10,000 habitants. Elle est coquette et régulièrement bâtie. Les frères des Ecoles Chrétiennes y tenaient un établissement florissant et les tertiaires de Saint-François y avaient construit une belle petite chapelle, où ils se réunissaient pour y chanter l’office de la Sainte Vierge, tous les dimanches.

Les *Tulcanos* sont des soldats redoutés par leur bravoure audacieuse. On leur a conservé le nom de *Poupos*, d’une tribu d’Indiens presque complètement disparue.

* * *

C'est à Tulcan que commença la guerre civile contre le gouvernement du Président Cordero en 1894. Un acte de cupidité fut, entre mille autres, l'étincelle qui mit le feu aux poudres. Le Chili avait rendu aux membres du gouvernement un vaisseau qui fut vendu au Japon, alors en guerre avec la Chine, au nom de la République de l'Equateur et cela au sù du gouvernement et par ses membres. On prétendit que par ce tripotage la *bandera* équatoriale avait été souillée et que le Président de la République, complice de cet acte, devait démissionner.

Le vrai motif était que les Révolutionnaires, bien préparés, voulaient la guerre. A la Franc-Maçonnerie toute-puissante il fallait Alfaro pour opérer les transformations qu'elle jugeait nécessaires ; ni Caamano, ni Cordero ne suffisaient plus.

Malheureusement beaucoup de catholiques crurent, comme toujours, que ces *purs* en délicatesse étaient de bonne foi. Non seulement ils prêtèrent la main, mais les aidèrent puissamment. Lorsqu'ils s'aperçurent qu'ils avaient fait le jeu des pires ennemis de l'Etat et de la Religion, il était trop tard.

Ironie des événements ! Quelques années auparavant, ces mêmes *Tulcanos* avaient été les agents les plus ardents de l'élection de Cordero. Ils allaient partout, répandant la terreur, un poignard à la main et une image de Cordero sur la poitrine. Il fallait, coûte que coûte, que leur candidat fut élu. Peu après ils furent les premiers à renverser leur idole, et les premiers à s'en repentir en voyant la religion outragée par ceux à qui ils avaient imprudemment donné la main.

• • •

Le l
primes
spectac
dirigeâ
délices
de voir
on se se
Pour
un pon
touchen
auroien
s'étend
di sur l
nel for
qu'on f

Dans
construc
mettre l

Ipiale
une asse
Néri cor
rieure, g
murs ex
le pays,
couverts
ces contr
ment en
fournissa

Le lendemain, 29 août, par un temps splendide, nous primes congé des bons Pères et lentement, afin de jouir du spectacle toujours nouveau de la Cordillère, nous nous dirigeâmes vers Ipiales. L'air était pur, vivifiant. Avec délices on le respirait à pleins poumons. Sans la tristesse de voir des ruines s'accumuler dans l'Eglise de l'Equateur, on se serait senti heureux !

Pour arriver à Ipiales, nous franchîmes le Guaitara sur un pont naturel. Les rochers escarpés des deux rives se touchent au sommet et se soutiennent comme des murs qui auroient perdu l'équilibre. La jonction de ces deux roches s'étendant sur un espace assez long, des arbustes ont grandi sur les terres qui se sont accumulées au-dessus de ce tunnel formé par la nature. On ne s'aperçoit presque pas qu'on franchit un abîme.

Dans le pays, de nombreuses légendes ont cours sur la construction de ce pont fameux et on ne manque pas de mettre le diable de la partie.

* * *

Ipiales peut avoir de 6,000 à 7,000 habitants. Il y a une assez belle église et les religieux de Saint-Philippe de Néri construisent un magnifique couvent avec cour intérieure, galeries au rez-de-chaussée et au premier étage. Les murs extérieurs sont faits de *piso*, comme ils disent dans le pays, et les murs intérieurs et les cloisons en bambous recouverts de terre blanchie. En général, la population de ces contrées favorise la construction des couvents, non seulement en achetant ou cédant le terrain, mais encore en fournissant presque tout absolument. Ceux qui ont du

bois, des bambous, en apportent. Ceux qui peuvent faire des charrois en font. Hommes et femmes, lorsque la cloche sonne, arrivent en toute hâte et donnent leurs bras pour activer le travail. Les ouvriers sont toujours nombreux et la construction s'élève comme par enchantement, sans grandes dépenses pour personne.

* * *

En Colombie, on apprécie les bienfaits que les couvents de tout Ordre apportent au pays qui a le bonheur de les posséder. Les gens ont une longue expérience de l'anticléricalisme et ils ont vu la différence pour le bien du peuple. Ils ne veulent plus de ce régime où seul le mal peut se produire et où les malfaiteurs seuls ont la liberté d'action pour nuire et s'enrichir aux dépens de leurs concitoyens.

La population d'Ipiales est belliqueuse. Les hommes aiment encore à raconter comment, après quelques mésintelligences avec la Colombie, Garcia Moreno ayant eu l'imprudence d'envahir le territoire d'Ipiales, la population entière s'était levée, et marchant contre l'armée Equatorienne, la battit et fit prisonnier Garcia Moreno lui-même, que le général Colombien Arboleda fit rendre à la liberté.

* * *

Mgr Schumacher rentra le soir et, comme on le devine, on eut beaucoup de choses à se raconter. Il partait le lendemain pour Tuquerres.

Avant de quitter Ipiales, je voulus faire mon pèlerinage au sanctuaire justement renommé de Notre-Dame de Las

Lagas. Pour avoir la consolation d'y célébrer la sainte messe le jour même de la fête de sainte Rose de Lima, patronne de l'Amérique du Sud, nous partîmes à pied le soir même.

Les religieux de Saint-Philippe desservant le sanctuaire nous reçurent avec la plus grande affabilité.

* * *

Le sanctuaire de Notre-Dame de Las Lagas est une vraie perle précieuse attachée aux flancs escarpés du Guaitara. Lorsque, pour mieux le voir, on a la patience et le courage de descendre dans le ravin et, par un pont bien bas au fond du gouffre de gravir la pente opposée, on croit avoir une vision. C'est comme un rêve doux et suave qui vous berce.

Ceux qui ont visité la Palestine reportent instinctivement leur souvenir sur le monastère de Saint-Sabas, attaché merveilleusement, lui aussi, aux flancs escarpés d'un torrent célèbre, le Cédron.

Pourtant ici rien n'est croulant, pas même lézardé, car le sanctuaire, quelque peu délaissé pendant la présidence du farouche Mosquera, a été depuis restauré avec goût et le pèlerinage redevient de plus en plus florissant.

* * *

On vénère dans le sanctuaire une peinture représentant la Très Sainte Vierge portant l'enfant Jésus sur les bras. D'un côté on voit saint Dominique, de l'autre côté saint François. Les enfants de ces deux grands Patriarches ont été les premiers apôtres de l'Amérique du Sud.

On raconte qu'une jeune indienne aurait découvert ce tableau en ce lieu sauvage.

Attirée par la douceur de la belle dame, c'est tous les jours que la jeune sauvage venait le voir. Sans savoir ce

qu'elle était, elle lui avait déjà donné toute sa confiance. Elle lui parlait du jardin qu'elle cultivait, de sa maisonnette de son mari, de ses enfants. Il lui semblait que, par l'intermédiaire de celle qu'elle prenait pour une divinité bienfaisante tout devait lui réussir. Cependant tout, hélas ! n'allait pas à la perfection chez la naïve Indienne, qui avait, comme chacun, ses épreuves. Alors la bonne femme ne manquait pas de gourmander celle qui devait être sa protectrice.

Un jour, malgré ses supplications à la belle et bonne dame, le jeune enfant de la confiante Indienne, malade depuis quelque temps, fut trouvé mort dans sa couchette. La mère n'hésita pas un instant. Elle prit le cadavre et courut vers celle, qui, si elle ne l'exauçait pas constamment, la consolait sans cesse. La voix tremblante et les yeux pleins de larmes, elle exigea que son enfant revint à la vie et Marie ne refusa pas cette grâce aux prières de sa servante.

La contrée tout entière connut ce qui arrivait d'admirable, de merveilleux, sur les bords escarpés du Guaitara. Les Indiens vinrent en foule vénérer la sainte image et les blancs un peu plus tard accoururent à leur tour et, rendant hommage à la Reine des Cieux, lui élevèrent ce sanctuaire, qui est un bijou. Enchâssé dans les rocs, les aspérités, les arbustes broussailleux du torrent, blanc et doux au milieu de cette nature rude, agreste et colorée, la beauté de ses lignes, de ses balustrades, de ses clochetons ressort pleinement.

* * *

Heureux de notre pèlerinage, nous regagnâmes à pied Ipiates et le lendemain nous rejoignons notre évêque au couvent des Capucins de Tuquerres.

(A suivre.)